



Anne-Gaëlle Huon

Les Petites Anecdotes

(des candidats aux jeux télé)

**LE ROMAN DE
VOTRE ÉTÉ !**

Claude G., lectrice Amazon

Anne-Gaëlle Huon

**Les Petites Anecdotes
(des candidats aux jeux télé)**

roman

à Matthieu

1

Marie-Belle

Un voyage aux Canaries

Une machine à pâtes

Une trottinette électrique

Un massage au chocolat

Un pull en cachemire (couleur grenadine)

Marie-Belle, sexagénaire joviale et pétillante, tenait à son petit carnet de désirs comme un magicien à son chapeau. Au détour d'un catalogue ou d'un prospectus trouvé dans la boîte aux lettres, elle ouvrait son calepin usé et y inscrivait au crayon à papier tout ce qu'elle aurait aimé s'offrir.

Le samedi après-midi, poussant son caddie dans un sourire rêveur, elle lorgnait les plus beaux bijoux du Manège à Bijoux, ajoutant tantôt un solitaire, tantôt une paire de boucles d'oreilles, à la liste de ses envies. Le dimanche, elle attendait avec impatience les coupures publicitaires entre deux numéros de patinage artistique pour nourrir ses fantasmes et son petit carnet.

Mais depuis quelque temps, les pages de son fidèle compagnon se remplissaient plus vite. Les listes se faisaient plus précises et plus détaillées. Marie-Belle ne faisait plus l'inventaire de ses chimères. Elle préparait la liste de ses prochains achats.

*

Deux ans plus tôt, Marie-Belle se promenait sur la Grand Rue quand elle était tombée en amour devant un adorable petit ensemble en dentelle. La boutique de lingerie *Belle Femme* venait de recevoir sa nouvelle collection et Marie-Belle ne pouvait détacher ses yeux de cette petite merveille. Un coup d'œil à l'étiquette eût tôt fait de la dissuader d'entrer dans la boutique : le charmant déshabillé était une pure folie. Par réflexe et

pour se consoler un peu, elle avait fouillé dans son sac à la recherche de son carnet pour y inscrire le caraco et son short assorti. C'est alors que Jocelyne de Brotte était sortie de la boutique, un grand sac *Belle-Femme* sur l'épaule.

Marie-Belle détestait tout chez Jocelyne de Brotte : son jardinet toujours entretenu où ne s'aventurait aucune mauvaise-herbe, sa voix haut perchée, ses ongles impeccables et son parfum entêtant. Jocelyne de Brotte s'offrait tout ce qu'elle désirait et savait tout mieux que personne ; elle se vantait de n'avoir pas pris un seul kilo depuis son mariage et reprenait Marie-Belle quand celle-ci utilisait un mot pour un autre.

Apercevant Marie-Belle, Jocelyne de Brotte s'était exclamée d'une voix aigüe :

– Je viens de m'offrir le plus beau des petits ensembles ! N'est-il pas ravissant ?

Ce disant, elle avait sorti du sac le déshabillé en dentelle, sous les yeux jaloux de Marie-Belle.

Marie-Belle, pourtant de nature aimable et docile, avait alors arraché à Jocelyne le sac et son contenu avant de le piétiner rageusement. Jocelyne était restée bouche bée. Marie-Belle avait ramassé son carnet et était rentrée se terrer chez elle pour le reste du weekend.

C'est ainsi que Marie-Belle décida de devenir riche. En tout cas suffisamment pour s'offrir tout ce que contenait son petit carnet bleu. Et dans un sens, c'était déjà beaucoup.

Elle avait d'abord envisagé de remplacer Jean-Michel et son fauteuil inclinable par un milliardaire bronzé avec jet privé. Mais au-delà de l'affection qu'elle portait à ce petit chauve sourd comme un pot, les milliardaires ne couraient pas les rues de Charleville. Son regard avait alors glissé sur le magazine télé abandonné sur la table basse. Sur la couverture s'affichait un quinquu débonnaire, rouge d'excitation, un chèque de 200 000 € dans les bras. Marie-Belle en avait eût le souffle coupé. Très au fait des limites de son esprit – pratique, mais pas fulgurant – elle s'était empressée d'inscrire sa fille Bérangère, bibliothécaire de son état, à tous les jeux télévisés. Six mois plus tard, celle-ci foulait le plateau du *Talon d'Achille* et remportait haut la main le grille-pain multifonctions. Marie-Belle y vit un encouragement du ciel.

Depuis, Bérangère avait enchaîné les jeux, sortant gagnante de la majorité d'entre eux. En échange d'une rétribution généreuse sur les gains de sa fille, Marie-Belle prenait en charge la logistique de sa carrière cathodique. Mais les émissions lucratives étaient rares et Marie-Belle n'avait pour l'instant rayé de sa liste qu'un service à fondue et deux dictionnaires qui au demeurant n'y figuraient pas vraiment.

Aussi, lorsqu'elle fut contactée par la production pour la *Spéciale de Kaboum et des Millions*, Marie-Belle, imprésario auto-désigné de sa fille, sut, en raccrochant le téléphone, que leur vie venait de prendre un nouveau tournant. Bérangère, à défaut d'être gracieuse, était très cultivée. Elle passait sa vie ses lunettes sur le nez et le nez dans les livres. Sa participation au célèbre jeu télévisé n'apparaissait plus que comme une formalité ; sa victoire, comme une évidence.

Voilà pourquoi bientôt, le petit banquier dodu de Marie-Belle s'éventerait à la vue des multiples zéros qui rejoindraient son compte courant. Elle avait déjà en tête sa future adresse : de plain-pied face à la mer, avec piscine et double garage. Une dizaine de devis d'agences de voyages l'attendaient sur sa table de chevet à côté du catalogue corné des cachemires Bompard. À elle la nouvelle garde-robe, l'abonnement à Canal+ et le foie gras en toutes saisons.

2

Bérangère

Elizabeth Rostand : Les vacances pour vous, c'est plutôt les pieds dans l'eau ou la tête dans les nuages ?

K : Les pieds dans l'eau... et en éventail !

ER : Vous avez été élu l'homme préféré des Françaises... Ça fait quoi ?

K : Ça me flatte et ça me touche à la fois. Merci à elles ! Je pense que je suis quelqu'un de simple, qui aime rire et discuter. Je rencontre chaque midi des candidats formidables et ça doit se voir à l'écran que ça me rend heureux. C'est peut-être ça qui leur a plu !

ER : La femme de votre vie, vous la voyez comment ?

K : Sensible et drôle... Et surtout romantique, comme moi !

ER : Vous êtes amoureux ?

K : Joker !

*

Un rayon de soleil vint chatouiller la paupière de Bérangère. Elle s'était endormie sur le dernier numéro de *Demoiselle*. L'interview de K l'avait emportée dans des rêves romanesques et sensuels. Elle décolla sa joue de la page de papier glacé, roula de l'autre côté du lit et s'étira en ronronnant. Ça y est, on y était ! Bérangère s'apprêtait à entrer dans l'Histoire du petit écran.

Dans quelques heures, elle foulerait d'un pas rapide et enjoué le plateau de *Kaboum et des Millions*, le jeu télé le plus regardé de France au moment du déjeuner. Le grand direct avait lieu aujourd'hui et elle serait en première ligne, face caméra, prête à empocher le pactole. Elle voyait déjà les confettis argentés pleuvoir sur ses cheveux roux et bouclés. Le public survolté, les lumières affolées. Et surtout K, autour de ses épaules, tendre et attentionné, lui remettant le chèque en carton surdimensionné.

Elle saliva à la perspective du petit-déjeuner au lit qui l'attendait. Gourmande, elle avait commandé la formule continentale et une double

ration de viennoiseries. Le petit-déjeuner de princesse posé sur l'édredon blanc faisait partie d'un petit rituel à chacune de ses participations à des jeux télévisés. S'abandonnant au panier garni de pains au chocolat dorés, Bérangère se rappela qu'aujourd'hui plus que jamais, elle allait devoir rester maîtresse d'elle-même.

Elle n'avait jamais eu l'occasion de participer à un jeu diffusé en direct ; les émissions étaient toujours enregistrées plusieurs mois à l'avance, laissant au réalisateur l'opportunité de couper une réplique malvenue ou un numéro de chant raté. Les émissions étaient ainsi mises en boîte les unes à la suite des autres dans la même journée, le présentateur changeant simplement de chemise pour leurrer les téléspectateurs. On demandait aux candidats de jouer le jeu en laissant entendre qu'il était l'heure du déjeuner, le premier jour du mois d'avril, quand il était en réalité vingt heures, un soir pluvieux de novembre.

Bérangère se souvenait ainsi d'un enregistrement qu'elle avait fait en plein été pour une émission diffusée le jour de Noël. Le traîneau du père Noël et les sapins entourés de cadeaux contrastaient de façon amusante avec les cameramen en shorts et en tongs qui suaient à grosses gouttes sur fond de neige artificielle.

Mais aujourd'hui, le jeu se faisait sans filet ! La France allait assister en direct à la rencontre de Bérangère avec K. À cette idée, Bérangère frissonna.

K hantait ses jours et ses nuits. Fan de la première heure, elle l'avait découvert alors qu'il faisait ses débuts dans une émission de télé quelques années plus tôt. Sa mère et elle l'avaient immédiatement adoré. Drôle, jeune, galant et élégant... Elles ne tarissaient pas d'éloges sur ce nouveau venu dans le paysage cathodique. Depuis, Bérangère ne manquait aucune interview de son idole. Bien que secret sur sa vie privée, le présentateur apparaissait souvent dans les journaux féminins. Bérangère collectionnait ses interviews dans un classeur dédié.

Elle savait tout de lui – du moins tout ce qu'il voulait bien laisser entendre. Son dessert favori (le merveilleux), son signe astrologique (Gémeaux), son lieu de villégiature en été (Bandol), et même le nom de son chien (Alphonse). Bérangère partageait avec lui sa passion pour le navarin d'agneau et les films policiers. Lisait les livres qu'il recommandait et buvait

le thé Sichuan qu'il affectionnait. Elle en était sûre : ils étaient faits pour s'entendre. Et plus si affinités.

3

Marc

Il l'attendra en bas de son bureau, appuyé sur une moto, un immense bouquet de pivoines dans les bras. Maé ouvrira des yeux ébahis, un sourire illuminera son visage. Ils partiront ensemble le nez au vent, ses yeux verts scintillant dans le soleil de printemps. Arrivés à l'aéroport, il lui bandera les yeux avant de l'embrasser tendrement.

Trois heures plus tard, une limousine les déposera devant l'hôtel le plus chic de Séville. Une fontaine antique au bruit frais et cristallin résonnera dans le patio aux céramiques jaunes et bleues. Il l'embrassera sur le front, l'invitant à passer la porte d'une suite illuminée de bougies et de pétales de roses. Il lui prendra la main et l'emportera sur la terrasse surplombant la vieille ville.

Un délicat parfum de fleur d'oranger leur chatouillera les narines alors qu'il l'enlacera tendrement. Face au soleil couchant, quelques cigognes feront leur nid sur les cheminées voisines. Ému, il lui prendra la main et lui murmurerà...

– **M**arc ! Marc ! De Keriac veut te voir dans son bureau immédiatement. C'est urgent !

Marc manqua de tomber de son fauteuil à roulettes. Il attrapa son cahier et fila en courant vers le bureau de son supérieur.

Il appuya frénétiquement sur le bouton d'appel de l'ascenseur et regarda sa montre. Bientôt onze heures. Il avait posé son après-midi six mois plus tôt et, ses dossiers bouclés, s'appêtait à partir pour un weekend inoubliable.

Soudain, depuis le fond de sa poche, son téléphone vibra. C'était Camille qui lui demandait de ses nouvelles. Il répondit aussitôt :

*En weekend dans dix minutes !
Un dernier mot à mon chef et je pars
retrouver Maé ! Et toi, quoi de neuf ?*

*Dure journée au boulot...
Alors c'est le grand jour ?*

Oui ! J'ai le ventre noué !

Il avait rencontré Camille trois mois plus tôt sur un site de petites annonces d'occasion. Marc cherchait à revendre un vieux jukebox que lui avait légué sa grand-mère. Camille lui avait envoyé un message pour lui demander plus de précisions sur le modèle. De fil en aiguille, Marc avait fini par garder le jukebox sur les conseils avisés de Camille qui lui avait assuré qu'il s'agissait d'une pièce de collection. Depuis, ils discutaient quotidiennement par textos interposés. Ils ne s'étaient jamais rencontrés, mais leur amitié épistolaire avait grandi, se satisfaisant du semi-anonymat de leurs échanges. Marc lui confiait ses doutes et ses peines, ses joies et ses projets. Camille préférait poser les questions plutôt que d'y répondre.

Il se glissa dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du dernier étage.

Que pouvait bien lui vouloir Philippe de Keriac ? Une promotion ?

Marc tenta de se rappeler à quand remontait sa dernière augmentation de salaire. Impossible de s'en souvenir. Il y avait bien ce poste de directeur marketing qu'il brigait depuis des années, mais la rumeur voulait que sa collègue l'obtienne avant lui.

Il sourit au miroir et entreprit de dégager un petit bout de salade coincé entre ses incisives. Il défroissa sa chemise et leva le menton pour se donner du courage.

Philippe de Keriac était en réunion. L'assistante lui ordonna de patienter en lui indiquant le canapé design qui faisait face à son bureau. Dissimulé derrière une plante verte, Marc cherchait la meilleure position à adopter, englouti dans les coussins profonds du sofa inconfortable. À chaque fois qu'il remuait, mal à l'aise, l'assistante lui jetait un regard noir par-dessus ses lunettes.

De Keriac émergea brutalement de derrière une porte vitrée et jeta un dossier sur le bureau de son assistante, faisant voler les papiers qu'elle s'évertuait à trier depuis bientôt une heure.

Il lui tendit une main ferme et engageante.

– Matthieu !

– Euh, moi c'est Marc, tenta-t-il de le corriger d'une voix fluette.

Philippe le précédait déjà dans son bureau.

– Alors, raconte, quoi de neuf ?

Marc lui donna les derniers chiffres des ventes de culottes en coton et les grandes lignes du lancement du nouveau soutien-gorge *Belle Femme* prévu pour la prochaine saison. Philippe tapotait sur l'écran de son Smartphone. Il leva soudain la tête et coupa Marc en plein exposé du plan promotionnel.

– Matthieu, j'ai une formidable opportunité pour toi !

Marc sourit, flatté. Philippe saisit sur son bureau un papier où figurait le logo de la Première Chaîne.

– Comme tu le sais, nous sommes sponsors de la Spéciale de Ka... Ka... enfin bref, l'émission numéro 1 sur la tranche féminine 25-65 ans. J'y laisse la moitié du budget média... À ce prix là, Patrick Fromant peut bien nous offrir une petite coupe de champagne, ajouta-t-il comme pour lui-même.

– Patrick Fromant ?

– Le Directeur des Programmes Ludiques de la Première Chaîne.

Il s'approcha et posa une fesse sur son bureau face à Marc qu'il dominait ainsi de toute sa hauteur.

– Matthieu, au vu de tes brillants résultats du dernier trimestre, je me suis dit qu'il fallait te donner plus de responsabilités.

Philippe lui tendit la feuille de papier.

– Voilà ! Tu n'avais rien de prévu cet après-midi ?

– En fait, justement je...

– Parfait ! Sur ce, je te laisse, un avion m'attend !

Philippe disparut du bureau ; il eut tout juste le temps, avant que les portes de l'ascenseur ne se referment, d'informer son assistante qu'il serait injoignable jusqu'à lundi matin.

Marc, affolé, vit soudain le scénario de son weekend romantique tomber aux oubliettes. À quelques mois du mariage – si mariage il y avait ! –, il ne pouvait pourtant pas se permettre de perdre son job !

Il jeta un œil au papier : il lui restait à peine une heure pour rejoindre les studios d'enregistrement de *Kaboum et des Millions*.

À l'aide de grands ciseaux métalliques, il découpa la photo en noir et blanc qui venait de sortir de l'imprimante. Ses doigts pâles et épais s'éloignaient et se rejoignaient lentement alors que le ciseau mordait la feuille de papier blanc. Dans la pièce obscure et exiguë flottait une odeur âcre d'urine et de transpiration.

Les chutes de papier s'échouèrent sur ses chaussures à semelle épaisse. Sur la photo légèrement granuleuse, une dizaine de personnes souriaient côte à côte devant un rayonnage de livres à la manière d'une photo de classe. Au premier rang figurait une jeune femme à lunettes et aux cheveux frisés. D'un geste nerveux il cercla son visage au feutre noir. Puis, d'un même mouvement brusque, saisit une épingle et figea la photo sur le mur face à lui. Le sourire flou de la jeune femme atterrit au milieu d'une constellation d'articles, d'images et de coupures de presse.

Une mouche vint se poser sur la planche abîmée sur laquelle il était accoudé. Il abattit son poing massif sur le bois et l'écrasa d'un coup sec. Puis, saisissant l'insecte par les ailes, il le regarda se consumer lentement à la flamme de son briquet. Sa besogne morbide achevée, il tapa de ses ongles crasseux sur son clavier sale ; une série de caractères s'afficha sur l'écran. Le point d'insertion clignota avant de vomir une succession de chiffres et de lettres dans un rythme saccadé.

L'homme émit un grognement et griffonna une adresse sur son calepin avant d'arracher la page et de la fixer sur le mur. Son tabouret roula en arrière sous la brusque poussée de ses jambes épaisses, lui offrant un panorama plus large sur le mur face à lui. Un cure-dents mâchouillé roula entre ses lèvres. Enfin, il l'avait retrouvée.

5

Emmanuelle

« *Les mains en l'air ! Fantômette, ne bougez pas !* »

Fantômette éclata de rire et dit avec ironie :

« *Comment voulez-vous que je lève les mains et qu'en même temps je reste immobile ? Il faut choisir !*

— *Taisez-vous !*

— *Ah ! Non. Je consens à ne pas bouger, mais si vous m'empêchez de parler, je vais faire un malheur... »*[\[1\]](#)

Emmanuelle, incapable de se concentrer, reposa le livre sur la tablette. Sur la couverture, la nymphette en combinaison jaune et bonnet à pompon noir souriait, les bras chargés de billets. Léo, tout entier absorbé par le paysage qui défilait sous ses yeux, ne réagit pas lorsqu'elle fit malencontreusement tomber le marque-page du petit livre blanc.

Les paupières du petit garçon étaient lourdes, ses mains potelées sagement posées sur son pantalon en velours rouge. À ses pieds, son sac à dos laissait entrevoir une collection de dinosaures et de crayons de couleur.

Léo avait son petit monde à lui et, du haut de ses sept ans, toisait le monde d'un air sérieux, trop peut-être pour son petit âge. C'était pour lui et les taches de rousseur sur le bout de son nez qu'Emmanuelle avait accepté de rompre sa routine altruiste et laborieuse en venant participer à ce jeu télévisé. Les heures supplémentaires à l'hôpital et le soutien discret de sa mère payaient tout juste le loyer et la cantine. Emmanuelle aurait aimé pouvoir s'offrir quand bon lui chantait, une après-midi au cirque ou une soirée au cinéma.

Infirmière en bloc opératoire, elle ne comptait pas ses heures. Lové dans les bras de Mamie, Léo dormait souvent depuis longtemps quand elle rentrait le soir. Dans la cuisine l'attendait parfois un dessin ou un gâteau au chocolat – elle en croquait un bout, le cœur serré, avant de s'écrouler sur son lit tout habillée.

Elle avait dû accepter la démission de celui qui s'était trouvé être, par hasard ou erreur d'inattention, le père de Léo. Elle s'était résignée à élever seule le petit bonhomme qu'elle avait rencontré un après-midi de juillet dans le cabinet de son gynécologue. Pas une minute ne s'était passée depuis sans qu'elle bénisse le ciel de lui avoir donné ce petit bout de monde si tendre et si attachant. Peu importait qu'elle porte chaque jour les mêmes chaussures décolorées ou qu'aucun homme ne partage leurs dîners. Leurs fous rires et leur complicité illuminaient ses journées et Emmanuelle tirait une grande fierté de ce petit être sensible et câlin.

Elle vérifia une nouvelle fois que sa carte d'identité était toujours à sa place. L'ampleur de ce qui l'attendait la dépassait totalement. Elle ne connaissait rien à l'univers de la télévision, et n'avait qu'une vague idée de la manière dont tout cela allait se dérouler. Tout juste avait-elle retenu les règles du jeu auquel elle allait participer, n'ayant jamais eu l'occasion de regarder une émission dans son intégralité. Sa sœur, à l'origine de son inscription au casting, lui avait bien prêté ses enregistrements. Mais Emmanuelle ne pouvait s'empêcher de lancer une lessive, de vider le lave-vaisselle ou de trier le courrier pendant les visionnages, suivant d'un œil inattentif et peu convaincu le jeu de questions-réponses aux faux airs de navet.

Le contrôleur entra dans le compartiment, enjoignant aux occupants du wagon de préparer leurs billets. Arrivé à leur portée, il plaisanta avec Léo alors qu'elle fouillait dans son sac, incapable de mettre la main sur les papiers, entre un paquet de chewing-gums hors d'âge et un tube de vitamine C.

Elle vit aux yeux brillants de son fils que cette aventure sur rails dépassait tout ce qu'il avait pu imaginer. Croisant le regard de sa mère, elle sut que leurs pensées convergeaient. Elle prit sa petite main ridée et la remercia d'un sourire reconnaissant. Ils partirent joyeusement dans un concours de grimaces quand le train ralentit et marqua son avant-dernier arrêt.

Dans quelques heures à peine, Emmanuelle changerait peut-être de vie. Elle engloutit la dernière gaufrette qui s'ennuyait dans le paquet. Sa mère la connaissait trop bien pour ne pas voir dans cet accès de gourmandise l'excitation qui progressivement l'envahissait.

6
Françoise

Cassez les œufs dans une terrine. Fouettez-les au batteur électrique avec le sel et le sucre jusqu'à ce qu'ils blanchissent, puis ajoutez le mélange beurre-lait. Fouettez encore quelques instants. Incorporez la farine et la levure en les tamisant et en soulevant la pâte avec une spatule. Ajoutez délicatement les petits pois, puis les dés de saumon.

Versez la pâte dans le moule, parsemez de sésame et glissez au four.

La porte du four claqua dans un bruit sec. Françoise ôta la manique de ses doigts fins. Elle jeta un œil à sa montre et hochâ la tête : son cake au saumon et petits pois serait prêt à être dégusté dès son retour du salon de coiffure.

Un rayon de soleil timide éclaira la cuisine en inox tout équipée, cadeau de son fils pour son dernier anniversaire. Droite dans son tablier, Françoise s'essuya les mains et se dirigea vers le salon. Mais une fois arrivée dans la large pièce aux hauts plafonds, Françoise ne parvint pas à se souvenir de ce qu'elle était venue y chercher. Agacée, elle ramassa quelques pétales de roses échappés d'un vase en cristal.

Louis venait toujours accompagné d'un bouquet de roses le dimanche à midi. Il faisait un détour par le meilleur fleuriste de la ville pour lui ramener cette variété sans épines de sorte qu'elle ne blessât pas ses doigts délicats en les dévêtant de leur papier de cristal. Elle avait perdu l'habitude de l'embrasser en l'accueillant, préférant le débarrasser de son paquet odorant en le remerciant du bout des lèvres.

Un bourdonnement étouffé lui parvint du plafond. Sa voisine, dont l'ouïe supportait mal le passage des années, venait d'allumer son téléviseur. Elle distingua une voix grave et dramatique qui annonçait la retransmission prochaine de ce qui semblait être un grand événement. Pour échapper à l'intrusion sonore de cette télévision – objet populaire que Françoise s'était toujours refusée à faire entrer dans son appartement – elle alluma la chaîne hi-fi et glissa un enregistrement de Bach dans le lecteur.

Louis avait posé des gommettes de couleur sur les boutons Play et Volume de la télécommande pour la guider dans ce charabia technologique. L'interprétation au clavecin de Gustav Leonhardt couvrit le brouhaha du poste de sa voisine. Françoise ferma les yeux pour s'immerger dans la mélodie. Le style contrapuntique restait pour elle l'une des plus grandes prouesses de la musique occidentale.

Elle ajusta machinalement ses minces cheveux fins, les yeux dans le vague. Depuis la console Louis XV en bois doré, son mari lui souriait. Françoise tendit le bras vers la photo couleur sépia et la caressa doucement.

Un dimanche, vingt-quatre ans plus tôt, son époux était parti accompagner Louis à son cours d'équitation. Louis détestait les chevaux autant que sa mère aimait Bach. Il boudait à l'arrière de la Safrane quand la voiture avait soudainement quitté la route. Son mari était mort sur le coup. Son fils, lui, s'en était sorti avec une seule dent cassée. Elle l'avait récupéré à l'hôpital et s'était murée dans un silence douloureux.

Françoise avait arrêté de sourire. Louis avait arrêté le cheval.

Les années qui suivirent, il ramena les plus beaux bulletins de notes que Françoise ne prit jamais la peine de commenter. Tout juste avait-elle hoché la tête quand il avait eu son bac avec les félicitations du jury. Pour ses amies, Louis était un enfant modèle, tendre et prévenant envers sa mère. Françoise, elle, n'arrivait pas à se défaire d'une rancœur malade, attribuant à Louis l'horrible accident qui lui avait coûté l'homme de sa vie.

Depuis, Louis n'avait jamais manqué un seul de ses anniversaires, l'appelait pour sa fête et lui envoyait un grand bouquet de lys blancs le jour de la fête des Mères. Attentionné et présent, il affichait une bonne humeur à toute épreuve à chacune de ses visites. Elle ignorait froidement ces marques d'amour filial et gardait les lèvres pincées.

Chaque dimanche, tous deux feignaient ainsi de ne pas voir la gêne qui prenait place à table, entre le filet mignon de porc croquant et le gratin de pommes de terre. Louis parlait peu de lui et la questionnait beaucoup, s'enquérant de sa santé et de celles de ses amies, sautant sur chaque occasion de se rendre utile et agréable. Il coupait le rôti, débarrassait la table, remplissait le lave-vaisselle, changeait une ampoule ou fixait une étagère. On arrivait péniblement au dessert et Françoise repoussait du bout

de sa cuillère la part de merveilleux ou la tarte au citron meringuée que Louis avait pris soin de lui apporter. Ils se séparaient en se souhaitant maladroitement une bonne semaine.

Puis un jour, sans prévenir, Louis lui avait administré un second coup de massue : Louis était indifférent au charme féminin.

Il avait murmuré ça un dimanche après-midi au moment du café, expliquant que cette confession avait été encouragée par sa psychologue. *Une psychologue !* Louis voulait mettre un terme à tous les non-dits qui remplissaient leurs déjeuners et espérait qu'elle l'accepterait tel qu'il était.

Françoise s'était levée brutalement de sa chaise, renversant du même coup le sucrier Hermès qui explosa sur le sol. Puis, les mâchoires serrées, elle lui avait enjoint de prendre la porte sans le moindre commentaire.

Pas un jour ne s'était passé depuis sans qu'elle ne ressasse les mêmes questions avant de s'endormir : qu'avait-elle fait de mal ? Pourquoi lui faire ça à elle ? De perdre un époux aimant et généreux ne suffisait-il donc pas qu'on doive aussi lui enlever son fils ? Et surtout, comment faire pour que personne ne l'apprenne ?

Elle avait refusé les appels de Louis pendant un long moment avant qu'il ne s'obstine devant sa porte et qu'elle fût forcée d'ouvrir de peur qu'il n'alarme les voisins. Depuis, elle évitait soigneusement ce sujet de discussion et leurs échanges du dimanche ne s'en trouvaient que plus impersonnels. Louis, docile et bien élevé, avait consenti à laisser de côté ce sujet délicat et ne fit plus jamais mention de sa vie amoureuse.

Le carillon gracieux de l'horloge tira Françoise de ses pensées. Elle ramassa une plume qui s'était échappée d'un coussin et lissa sa jupe en tweed du revers de la main. Après s'être servie un grand verre d'eau au robinet de la cuisine, elle se dirigea vers le vestibule et, frileuse, se glissa dans son manteau. Un bon shampoing achèverait bientôt de laver ces idées sombres.

7

Marie-Belle

Deux billets pour le concert de Julien Clerc

Une machine à gaufres

Le dernier roman de Marc Levy

Un arbre à chats pour Félix

Une parure de lit en satin

– **M**urielle, tu feras une violine à Madame Rabiot, et un cheveux-secs à Mademoiselle... Oh bonjour Madame Belmont !

Marie-Belle gérait son salon avec l'aisance que lui avaient conférée trente années à brusher, couper, mécher, Place du Marché, tous les jours sauf le dimanche, de dix heures à dix-neuf heures.

Elle accueillait chaque cliente avec un sourire franc et engageant, son sautoir de perles en plastique roses rebondissant sur son décolleté conséquent.

– On rafraîchit votre permanente ? Venez, on va prendre votre pardessus.

Ses mollets épais, adjudants infatigables, accompagnaient son va-et-vient incessant entre le comptoir et le bac à shampoings. Sa tunique fleurie et colorée peinait par moments à se frayer un chemin jusqu'au vestiaire, mais Marie-Belle se satisfaisait de la silhouette qui se répétait à l'envi dans les miroirs du salon, tout au moins suffisamment pour ne pas renoncer à son carré de chocolat quotidien.

– Bonjour Madame Crépin ! Alors ? Encore un garçon ? Allez, avec un peu de chance, le prochain ça sera une fille...

Elle butinait de fauteuil en fauteuil dans une ambiance bon enfant, comméragés et compliments assourdis par le souffle chaud des sèche-cheveux vrombissants et l'odeur piquante des préparations à l'ammoniaque.

Marie-Belle aimait à qualifier son salon de coquet et moderne. La vitrine mettait en avant quelques bijoux, accrochés artistiquement aux branches d'une orchidée en plastique. Deux ou trois bagues à strass et quelques bracelets à breloques scintillaient sur un tapis de pétales de roses, près d'un chaton en résine. Marie-Belle, jamais à court d'idées quand il s'agissait de décoration d'intérieur, avait fait pendre quelques fils en acrylique transparent sur lesquels étaient collées une douzaine de plumes rose tendre. Derrière, des affiches en noir et blanc usées par le soleil vantaient des coiffures d'un style visiblement révolu. Le salon de Marie-Belle s'affranchissait des diktats de la mode : la permanente et la coloration des racines restaient des intemporels.

Elle avait ouvert ce salon grâce à l'argent que lui avait légué sa mère qui s'arrachait les cheveux de voir sa fille s'entêter dans une carrière si manuelle. Mais Marie-Belle avait su bâtir une clientèle bientôt fidèle, conquise par l'accueil chaleureux et l'ambiance qui faisaient de *Coiff'Émoi*, une déclinaison féminine du bar loto où s'attroupaient les hommes du quartier. Un gynécée où l'on rechargeait les batteries de sa féminité, tout en mettant à jour sa culture générale, mêlant ragots de voisinage et presse à scandale.

Mais aujourd'hui, Marie-Belle, pourtant très professionnelle, devait composer avec une maladresse inhabituelle, laissant tantôt tomber les cartes bleues des clientes, ou s'égarant dans le comptage de leurs points fidélité.

– Quel plaisir de retrouver le soleil ! On n'y croyait plus, hein ? Tenez, faites votre code, glissa-t-elle à une cliente en lui tendant la machine.

– Euh... Je crois qu'il y a erreur... répondit cette dernière, un peu gênée par le montant à quatre chiffres que lui réclamait la patronne.

– Oh ! Pardon ! s'exclama Marie-Belle. Je m'habitue déjà au train de vie des millionnaires !

La cliente sourit d'un air entendu sans qu'il y eût besoin d'en dire davantage : les clientes de Marie-Belle étaient au fait de la diffusion imminente de *Kaboum et des Millions*, mais aussi, et surtout, de la participation exceptionnelle de Bérangère au jeu télévisé.

– Savez-vous que *Kaboum* est l'émission la plus regardée de France après le journal de vingt heures ? demanda à la cantonade une apprentie,

soucieuse de se faire bien voir de sa patronne. Ils en parlaient hier dans *Six à Sept*.

Depuis bientôt trente ans, chaque midi sauf événement exceptionnel, des candidats joyeux et énergiques s'affrontaient en duels de bons mots sur fond de culture générale. D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, Marie-Belle n'avait jamais manqué une seule diffusion de ce jeu palpitant. Elle y trouvait chaleur et réconfort, le générique de fin la laissant inévitablement le sourire aux lèvres et le cœur gai.

Son intérêt pour *Kaboum* n'avait pas faibli au fil des années, et s'en était même trouvé renforcé dix ans plus tôt à l'arrivée de K, le nouvel animateur. Enjôleur et élégant, la trentaine fringante, le charme de K n'avait d'égal que son affabilité. Le sourire chaleureux et la réplique amusée, il prodiguait bravos et encouragements aux candidats enjoués qui défilaient quotidiennement derrière les pupitres multicolores de son plateau télévisé.

Ainsi, quotidiennement, passé onze heures et demie, la bonhomie de Marie-Belle se faisait plus pressante, impatiente qu'elle était de s'échapper de la boutique afin de ne rien rater de cet événement de mi-journée.

À midi précis, elle s'assurait d'un signe de tête que sa seconde prenait le relais et passait la porte d'un pas vif. Elle s'empressait d'aller faire réchauffer son déjeuner dans son petit appartement de la rue des Noyers où l'attendait Jean-Michel, télévision allumée, heureux de pouvoir participer depuis sa chaise aux préparatifs du déjeuner.

Attablés devant une omelette au jambon ou une assiette de lentilles, ils soupiraient d'aise à l'unisson quand résonnaient les premières notes du générique télévisé. Marie-Belle et Jean-Michel riaient de bon cœur à l'énoncé des anecdotes des candidats, amusés par l'audace ou le manque de chance du pauvre hère interrogé. Ces présentations humoristiques et décalées constituaient leur moment préféré, quand le présentateur taquin invitait les joueurs à détailler un épisode marquant de leur vie, soutenu par un public enthousiaste et sonore.

Les deux époux se félicitaient ensuite de la facilité avec laquelle ils répondaient aux questions des duels, et s'étonnaient parfois avec complaisance du manque d'instruction des participants. Venait enfin la

dernière manche qui coïncidait avec le moment du café. Marie-Belle glissait machinalement un sucre dans la petite tasse décorée, refermant sans la voir la petite boîte en fer blanc alors que les confettis pleuvaient sur le gagnant émerveillé. Une fois les miettes épongées, elle repartait alors d'un bon pas vers son petit salon, ragaillardie par cette pause pleine de bons sentiments. De retour au salon, Marie-Belle ne manquait pas de partager à ses clientes les anecdotes des candidats ou les bons mots du présentateur, vedette de ces dames.

Celles-ci pardonnaient donc volontiers l'émotion de leur coiffeuse à l'approche du coup d'envoi. À l'occasion de ce premier jour de printemps, l'émission était exceptionnellement diffusée en fin de journée tandis que le montant du gros lot était doublé pour atteindre la somme faramineuse de cinq millions d'euros.

Cinq. Millions. D'euros. Marie-Belle en était toute chamboulée. Elle souriait béatement à l'évocation de cet attroupement de zéros que sa fille, dotée d'une incroyable culture générale de bibliothécaire, ne manquerait pas d'empocher avant le coucher du soleil.

Marie-Belle ne tenait plus en place. Pour conjurer stress et mauvais sort, elle s'était refusée à fermer son salon pour l'occasion. Attirées par l'événement, les clientes fidèles avaient répondu présentes et le carnet de rendez-vous était plein. Toutes les employées avaient été réquisitionnées et arboraient pour l'occasion un trèfle à leur corsage. Marie-Belle avait mis quelques bouteilles de mousseux au frais, prête à s'enivrer de bulles en chantant la gloire de sa fille bien-aimée.

Pour ne rien manquer de ce direct très attendu, elle avait posé un petit téléviseur sur l'un des meubles de coiffage, coincé entre un magazine écorné et un fer à lisser. Le poste rappelait régulièrement l'imminence de la diffusion à coups d'annonces palpitantes et saccadées.

Entre deux compliments à ses clientes, Marie-Belle jetait un œil impatient sur le compte à rebours en haut à gauche de l'écran. Elle sentait monter en elle une tension comme jamais elle n'en avait connue, pas même le jour de son mariage avec Jean-Michel, à l'époque mince et chevelu. Elle en avait – chose rare – l'appétit coupé et l'intestin tout retourné.

Plus que quelques heures avant le coup d'envoi de *Kaboum et des Millions, spéciale Printemps* ! Plus que quelques heures avant de voir réunis K et sa fille adorée.

8
Patrick

« – *Radio Carlo, bonjour à ceux qui viennent de nous rejoindre, il est 9 heures, l’heure du flash info. Bonjour Clémence.*

– *Bonjour Léon. Cinq. Millions. D’euros. C’est la somme que deux candidates se disputeront dans quelques heures sur le plateau de Kaboum et des... »*

Patrick tendit le bras vers le radioréveil et le fit taire d’une claque brutale de la main. Comme chaque matin, il réalisa qu’il était en retard et replongea dans l’oreiller.

La nuit avait été courte. Il toussa, d’une toux grasse et chargée en nicotine. Se résolvant à sortir de la couette, il contourna sans y prêter attention les vêtements au pied du lit. La télécommande et un paquet de biscuits éventrés s’affalaient sur la moquette à côté d’un cendrier renversé.

Il se gratta le ventre en traversant l’appartement, alluma sa cigarette d’une main, faisant rouler machinalement de l’autre la molette de son téléphone. Il inséra la capsule de café et écrasa son mégot dans la tasse de la veille qui trainait sur le bar.

Un cadavre de bouteille noyait sa peine dans un seau en argent. Le bouchon en liège oublié sur la table lui rappela sa soirée passée. Jessica ou Rebecca, il les confondait toutes. Ces visites coûteuses, mais coquines lui permettaient de rester jeune. Il rentra le ventre et se dirigea vers la douche.

La vapeur chaude remplit bien vite toute la salle de bains. Patrick ferma les yeux ; le jet puissant martelait avec force son dos épais et trapu. Il se mit à chantonner d’une voix aigüe un vieux classique de Marvin Gaye :

‘Ouènaquette disse filigue

Aie nide sek’...

Soudain, il sursauta à l’émission d’un bip en provenance de son téléphone.

Une flaque se forma sur le sol en marbre noir alors qu'il tendait une main humide vers le meuble de toilette. À peine l'eût-il effleuré, que le téléphone lui glissa des doigts. Emporté dans un looping périlleux, le précieux rebondit sur le lavabo avant de se poser dans un équilibre précaire sur le bord de la cuvette des toilettes.

Patrick retint son souffle dans une expression horrifiée. L'espace de quelques secondes il n'osa plus bouger, persuadé que le moindre de ses mouvements précipiterait l'engin dans le trou des toilettes. Reprenant ses esprits, il posa un orteil poilu sur le tapis de douche, tendant le bras et la jambe opposée telle une danseuse étoile à l'embonpoint marqué. Il parvint à s'en saisir avec la plus grande délicatesse et se retint de serrer son trésor sur son torse velu.

Il avait manqué un appel de la Présidente. Celle-ci venait probablement s'enquérir des prévisions d'audience. Ils diffusaient *Kaboum* cet après-midi en format événementiel et en direct. Les directs étaient rares et stressants. Toute la chaîne était sur des charbons ardents. Il avait fait pression sur la régie depuis des mois, refusant les demandes de congés et bloquant les augmentations de salaire. En orientant les négociations à son avantage et en fermant les yeux sur quelques règles comptables, il s'apprêtait à afficher un bénéfice record. Depuis son arrivée dans le groupe de médias *Puissance Toi*, Patrick Fromant avait doublé la rentabilité de l'espace média.

Il sourit à l'idée que la Présidente avait failli être précipitée au fond de la cuvette. Le chiffre d'affaires que *Kaboum* allait générer aujourd'hui lui octroierait bientôt le poste de cette pimbêche. Elle feignait à son égard dégoût et mépris, masques de fortune qui ne suffisaient pas à dissimuler, il en était certain, un désir brûlant pour l'homme qu'il était.

Il l'imagina faisant ses cartons sous le regard victorieux de celui qu'elle traitait trop souvent en sous-fifre. Il fêterait bientôt son accession au bureau de verre du septième étage d'où il jouirait d'une vue imprenable sur tout Paris et sur le postérieur de la plus sexy des assistantes.

Il sortit de la douche et s'enroula péniblement dans une serviette. Saisit sa brosse à dents et effaça du poing la buée de son miroir d'appoint. L'homme qui s'y reflétait avait tout pour plaire : la cinquantaine rafraîchie

par des implants capillaires, un sourire ravageur et ce puissant regard de grand homme. Il sourit.

Le voyant rouge de son téléphone indiqua que les audiences de la veille venaient de tomber. Impatient, il s'assit sur le lit, la serviette blanche autour des hanches, sur laquelle dégoulinait son ventre velu.

Il manqua une respiration.

L'audience n'avait pas été bonne. La seconde chaîne avait bénéficié de la participation d'un candidat aveugle et très sympathique. La qualité des candidats était déterminante pour assurer le spectacle quand la France passait à table au moment du déjeuner. La plus forte audience après le 20 h. Et beaucoup d'argent à la clef pendant les coupures publicitaires durant lesquelles on chargeait le caddie des téléspectatrices.

Mais les candidats de l'émission n'étaient pas toujours faciles à trouver. Beaucoup d'appelés étaient attirés par le gain facile, mais peu d'élus franchissaient avec succès l'épreuve du casting. Patrick avait exigé qu'on retravaille le casting du jour une bonne douzaine de fois avant d'arrêter son choix sur les deux candidates. Il ouvrit le dossier posé sur le bar tout en tournant sa cuillère dans son expresso. Les profils souriants de deux jeunes femmes étaient agrafés sur la première page.

L'une d'elles, petite rousse à lunettes, était une habituée des jeux télé. Elle passait étonnamment bien à l'écran, malgré sa tignasse frisée et son sourire de travers. Patrick nota mentalement de la proposer pour l'émission de *relooking* qu'il prévoyait de lancer à la rentrée.

La seconde était une nouvelle venue et n'avait aucun jeu télé à son actif. Il avait visionné la vidéo de son casting où cette trentenaire aux airs de petite souris faisait rayonner un sourire éclatant. Infirmière et mère célibataire : il ne faisait aucun doute que son histoire personnelle couplée à ses fesses rebondies allait faire le bonheur des audiences.

Et puis bien sûr, il y avait K pour mettre en musique cette symphonie lucrative. Il n'y avait pas meilleur que lui pour divertir la ménagère et faire fondre le cœur des grand-mères de France et de Navarre. Plus de cinq millions de téléspectateurs étaient attendus. L'heure de la revanche avait sonné.

Il laça péniblement ses richelieus, embarrassé par le ventre proéminent qui tendait sa chemise. Ajusta ses boutons de manchettes. Coiffa sa mèche avec son peigne en écaille. Se regarda une dernière fois dans le miroir et se sourit à pleines dents en enfilant sa veste de costume.

Tout allait bien se passer.

9
Marc

Cramponné à sa sacoche élimée, il s'élança hors de l'ascenseur aussi vite que ses jambes courtes et son manque d'exercice le lui permettaient. Marc n'avait jamais été sportif. Ni vraiment musclé. Sa mère avait tenté de le convaincre du charme singulier de la fossette au creux de son menton. Mais Marc, petit et maigrelet, n'avait pas l'étoffe d'un séducteur.

Au Lycée des Bleuets, à défaut de briller pendant les cours d'éducation physique, Marc maîtrisait comme nul autre les déclinaisons latines, les verbes irréguliers allemands et les formules de trigonométrie. C'est donc tout naturellement qu'il avait fini premier aux concours des écoles de commerce et passé les dix dernières années à optimiser les ventes de culottes et de soutien-gorge *Belle Femme*, le nez sur son écran.

Il enfila son casque et prit soin de fermer soigneusement son blouson. Anxieux et hypocondriaque, sa crainte des germes étrangers n'était qu'une parmi tant d'autres. Avant d'enfiler ses gants, Marc pianota un message pour Maé :

Mon amour, je ne vais pas pouvoir venir te chercher à midi comme prévu. On se retrouve ce soir à la maison. J'ai une surprise pour toi.

Le message se fraya un chemin hors du parking alors que la moto démarra dans un bruit assourdissant. Marc avait pris son parti de cette mission inattendue, et avait décalé leur vol pour Séville de quelques heures. Il tapota la poche de sa veste et sourit en dedans au contact de la petite boîte en cuir rouge.

Il avait longuement réfléchi avant de prendre sa décision. Quel sens cela faisait-il de nos jours d'être marié ? Et puis un soir, assis derrière un couple de personnes âgées au cinéma, il avait compris. Le vieux monsieur, le dos courbé et la main peu assurée, avait plié avec soin son manteau pour rendre le siège de son épouse plus confortable. Puis, pendant le film, voyant qu'elle dormait, il lui avait ôté ses lunettes d'un geste tendre et délicat.

Marc se rangea sur la droite et prit la sortie que lui indiqua son GPS. Habitué des transports en commun, il avait surestimé la durée du trajet jusqu'à Paris. Ça lui laissait le temps de prendre un verre en terrasse. Il choisit une brasserie au hasard, s'attabla sans permission à une petite table étroite en aluminium récemment libérée, ses genoux épais bousculant malgré lui les chaises en rotin établies dans un souci évident de promiscuité. La main sur le menu, réfrénant un mouvement de dégoût au contact du plastique collant, il passa commande distraitement auprès du serveur.

Un calme progressif envahissait la rue, tout juste troublé par un chauffeur de bus vulgaire et le scooter bruyant d'un livreur de sushis. L'heure du déjeuner touchait à sa fin. Seuls quelques commerciaux et leurs clients entretenus s'attardaient aux terrasses des restaurants, la main sur l'addition. Quelques sachets de sucre, accoudés sur des cuillères à café sales, paraissaient sur des sets en papier tâchés.

Le garçon de café revint bientôt, le plateau en alerte et le décapsuleur à la taille. Ses yeux d'un bleu profond et son nez busqué donnaient du caractère à son visage, pourtant fermé et peu engageant. Tout de noir vêtu, le tablier à mi-genoux, il incarnait parfaitement le serveur maussade aussi attributif de Paris que l'est la tour Eiffel.

Le regard de Marc glissa sur le trottoir attenant. Trois filles sans charme s'impatientaient au feu, visiblement inquiètes de croiser leur patron en rentrant au bureau, l'objet de leur retard affiché en grosses lettres rouges sur les sacs en plastique pendus au bout de leurs bras. Les joues écarlates, elles reprirent leur souffle au passage du bus 43 qui délivra dans un bruit de pneumatique une vieille dame dans son manteau d'astrakan.

Petite et menue, elle descendit du bus, accrochée à son sac à main, ses petites chevilles de serin prenant soin d'éviter le caniveau nauséabond. Le dos droit et le nez aussi relevé que son col, la vieille dame élégante se dirigea d'un pas lent, mais assuré vers le petit salon de coiffure qui colorait l'angle de la rue.

Le portable de Marc vibra. C'était Maé.

Sorry, j'ai oublié de te prévenir, mais Victor nous invite à passer le weekend chez lui à la campagne. On va travailler sur la réunion de lundi avec le client. A +

Marc sentit une boule douloureuse se former au creux de son sternum. Réalisant l'heure qu'il était, il attrapa son casque et disparut dans le trafic parisien.

10
Bérangère

Bérangère tendit un bras myope vers ses lunettes posées, comme chaque matin, sur sa table de nuit. La chambre du Novotel de l'avenue Jules Rimet lui apparut alors dans toute sa grandeur.

Une chaussette esseulée pleurait au pied du lit, à côté de sa culotte large et molle en coton blanc. Bérangère aimait les vêtements confortables. Près de l'entrée, sa valise vomissait pêle-mêle robes brodées et blouse à pois, gilet rouge à paillettes et collants mauves en lycra. La production exigeait que les joueurs apportent plusieurs tenues colorées afin de pouvoir donner un surplus de vie aux cadrages sur les candidats.

La garde-robe quotidienne de Bérangère-la-bibliothécaire était sombre et fonctionnelle, rien à voir avec ces parures de spectacle qui l'attendaient près de la porte et lui rappelaient le goût douteux des patineuses artistiques. À chacune de ses participations, et pour pallier son style vestimentaire catholique plus que cathodique, sa mère lui achetait quelques tenues en lui rappelant bien de ne pas retirer les étiquettes. Sitôt l'émission terminée, elle retournait le tout pour se faire rembourser.

Trem pant d'une main son croissant dans son jus de pomme – habitude honteuse que fort heureusement son statut de célibataire endurcie avait toujours tenue secrète – elle chaussa de l'autre ses lunettes à verres épais. Ses fiches Bristol étalées sur le lit, elle relut, concentrée, l'anecdote qu'elle avait rédigée pour l'occasion.

C'était une tradition immuable et propre aux jeux télé : lorsqu'un nouveau candidat rejoignait le plateau, il devait décliner son identité et raconter une histoire qui lui était arrivée.

Ces anecdotes donnaient au public devant son téléviseur une sensation chaleureuse de proximité. Pour que la ménagère jouisse pleinement de la catharsis, il fallait s'assurer de sa pleine empathie avec les candidats susceptibles de décrocher le gros lot. Ces derniers jouaient ainsi un spectacle dans le spectacle, rafraîchissant l'émission quotidienne dont

les règles du jeu et le sourire du présentateur restaient, eux, inchangés, repères rassurants dans un monde en perpétuel mouvement.

L'animateur engageait ainsi rituellement les prétendants au jackpot à partager une histoire sage, mais drôle, tantôt émouvante ou inattendue, tantôt coquine juste ce qu'il faut. Il n'avait pas fallu longtemps à Bérangère pour comprendre : les chaînes ne cherchaient pas des gens cultivés, beaux ou intelligents, mais bien des clowns, glissés dans le costume de la famille Tout Le Monde. La grand-mère sympathique, le cousin rigolard, la mère de famille pêchue et la jolie blonde écervelée... Il n'y avait pas de famille Triste, Nostalgique ou Intello.

Ça, elle l'avait compris au premier casting. Tout comme elle avait rapidement mesuré que sa vie de célibataire bibliothécaire et les péripéties de son chat moustachu ne suffiraient pas à faire d'elle une candidate désirable. Cette prise de conscience remontait à deux ans de cela.

Bérangère s'était rendue à La Plaine Saint-Denis pour son premier casting. Ils étaient une centaine, installés dans une grande salle grise habillée d'une armée de sièges en plastique. Passées les formalités d'usage, les candidats furent soumis à un quiz de culture générale.

Bérangère avait chaussé ses lunettes pour mieux entendre, concentrée comme une première de classe sur l'énoncé à venir. Les deux animateurs avaient enchaîné les questions :

- Combien de chiffres composent votre numéro de sécurité sociale ?
- Qui a gagné la Coupe du monde de football en 2006 ?
- Qui est le meilleur ami de l'homme dans l'imagerie animale ?

Tendue, Bérangère grattait fiévreusement son papier, s'assurant par de brefs coups d'œil au-dessus de ses lunettes que son voisin de gauche ne lorgnait pas trop son formulaire de réponses.

Galvanisée par sa voisine de droite qui faisait bruyamment état de ses lacunes de culture générale, la page de Bérangère fut bientôt remplie de petites pattes de mouche propres, régulières, et parfois hasardeuses lorsqu'il s'agissait de questions sur la politique ou les sports de ballon.

- Bérangère Liotard, François Bejot, Véronique Tardu, appelèrent les deux animateurs du casting.

Les candidats défilèrent trois par trois devant le jury improvisé des animateurs du casting.

Bérangère saisit sa fiche et glissa de son siège, flanquée de ses deux acolytes, un dodu dégarni et ventripotent vêtu d'un T-shirt orné d'un motif de dauphin, et une quinquagénaire pétulante, décolleté imposant et cheveux colorés, qui gloussait avec sa voisine.

Debout devant le binôme organisateur, Bérangère, François et Véro s'étaient présentés en quelques mots : nom, prénom, âge, provenance, profession et hobby. Bérangère adorait les jeux en tous genres, et ce depuis son enfance : Cluedo, Mille-Bornes, Monopoly, Trivial Pursuit... François, quant à lui, était passionné de dauphins et de grottes. Véro, elle, adorait la télé et ses stars dont elle semblait s'inspirer pour ses choix capillaires audacieux. Benoît et Sophie, les animateurs, leur demandèrent alors de raconter une anecdote et de mettre en scène l'un de leurs talents.

François était le premier. Il s'agita nerveusement, prit quelques précautions oratoires et bafouilla en faisant craquer ses phalanges.

– Je ne sais pas si c'est une bonne anecdote... Mais bon... Allez je me lance !

Et il se lança, encouragé par les deux acolytes et leur sourire en carton-pâte. Bérangère eut beau se concentrer, elle ne comprit pas le fin mot de l'histoire racontée par le pauvre François. Les deux animateurs ne cessaient d'interrompre ce dernier, tentant de voir plus clair dans cette aventure impliquant un marié et ses deux témoins, une voiture en panne et beaucoup trop d'alcool.

Benoît, qui semblait monté sur piles et tout droit sorti d'un parc d'attractions pour enfants, le remercia avec enthousiasme, lui demandant pour conclure de faire état de son talent caché.

François se racla la gorge. Remonta son pantalon sur son ventre arrondi. Rabattit une fine mèche grasse sur le dessus de son crâne. Puis, après un silence concentré, secoua l'épaule comme victime d'un tic. Agitant la tête de droite à gauche, il entama une imitation périlleuse de Nicolas Sarkozy, ses mains boudinées accompagnant des mimiques plus drôles par elles-mêmes que par ce qu'elles voulaient signifier.

Cette imitation maladroite s'éteignit rapidement dans un sourire timide auquel il manquait quelques dents. Tout le monde applaudit ; Benoît et Sophie le remercièrent chaleureusement. François recula de quelques pas, le visage couvert de plaques rouges.

Les regards se tournèrent alors vers Bérangère.

Bérangère sentit une petite rivière de sueur lui couler depuis la nuque jusque dans les reins, ses aisselles plus prodigues que les chutes Victoria. Elle ne put émettre un son, persuadée qu'elle allait d'un instant à l'autre disparaître dans une flaque. Elle parvint pourtant, dans un ultime réflexe de survie, à bafouiller quelques syllabes au sujet d'une partie de Uno un jour de Mistral. Prise par l'émotion, les joues cramoisies, elle trébucha sur un lapsus et crut sa dernière heure venue. Attrapant son sac à main, elle décida de prendre la fuite, les cheveux collés au crâne et la queue de cheval de travers. Malheureusement pour elle, elle se prit le pied dans son écharpe et rebondit sur le ventre du pauvre François, amortie en retour par le décolleté de Véronique. Elle parvint finalement à s'échapper, à la grande surprise d'un public qui retenait son souffle. Elle courut s'enfermer chez elle, choquée par ce premier contact traumatisant avec le monde du show-business.

*

De retour chez elle, Bérangère se jura de ne pas en rester là. Elle passa les trois mois suivants à regarder scrupuleusement tous les jeux télévisés. Ceux de la première chaîne et de la deuxième, ceux du matin, du midi et du soir. Bérangère bachota. Elle nota dans un petit cahier les anecdotes de chacun, définissant le portrait type d'une introduction réussie. Puis elle fit des fiches sur des cartons Bristol, armée de son stylo quatre couleurs. Les classa par thème et par émission, surlignant les meilleures et observant sans relâche les numéros de charme des candidats, notant leurs silences et leurs effets de suspens, leur attitude décontractée et la complicité avec le présentateur. Elle rédigea finalement cinq anecdotes de son cru, piochant de l'inspiration dans son système de classement infallible, et s'entraîna, pendant toute une saison et après chaque lavage de dents, à les raconter avec aisance et panache face au petit miroir au-dessus du lavabo. Travaillant ses silences, ses sourires et ses chutes, elle pouvait voir son animateur préféré éclater de rire dans le miroir. Elle s'étonnait elle-même

de son charisme et s'emportait parfois dans quelques pas de danse, ses mules sautillant à contretemps sur le tapis de bain vert canard. Bientôt, Bérangère fut fin prête pour le prochain casting du *Talon d'Achille*.

Bérangère avait par la suite enchaîné avec succès toutes les auditions. Elle était comme un poisson dans l'eau. Venait enfin le coup de fil de l'équipe de production qui convenait avec elle d'une date pour le tournage... et les cris de joie de sa mère au téléphone qui notait dans un grand calendrier les prochains passages de sa fille à la télévision.

*

Bérangère glissa ses fiches dans son sac et claqua la porte de sa chambre d'hôtel. À la réception l'attendait un jeune homme aux baskets d'un blanc immaculé. Elle grimpa dans la voiture en direction des studios d'enregistrement et réprima un hoquet. Sentant poindre un début de nausée, elle regretta soudain d'avoir englouti à elle seule les deux larges paniers de viennoiseries.

11
Françoise

Horizontal

I. *Employés dans les tabacs (10 lettres)*

II. *Commerce de l'épicier (12 lettres)*

III. *Diplôme préparé en deux ans (3 lettres). Belle crapule (8 lettres)*

Françoise, apercevant son bus au loin, rangea ses lunettes dans leur boîte et glissa son petit carnet de mots croisés dans son sac à main.

Elle héla le chauffeur puis, s'agrippant fermement à la barre en zinc, se hissa dans le bus.

Un jeune lui proposa sa place ; Françoise accepta d'un signe de tête discret. La politesse se faisait rare de nos jours. Françoise elle-même ne cédait plus son siège ; sa vue déclinante – ou supposé telle – lui rendait difficile de distinguer les femmes enceintes des autres trop corpulentes. Elle préférait ne vexer personne et gardait en cas de doute le regard fixé sur le paysage.

Elle s'assurait de toujours voyager avec un mouchoir parfumé qu'elle gardait près de ses narines pour s'affranchir des odeurs désagréables qui régnaient parfois dans les transports en commun. L'inconvénient d'être née petite est qu'on fréquente bien souvent les aisselles des plus grands.

À chaque voyage, elle s'étonnait un peu davantage de la mode actuelle, des tatouages et des piercings, des ventres à l'air et des pantalons qui n'en étaient plus. Pourtant, elle préférait de loin la compagnie de ces passagers excentriquement jeunes aux séniles courbant l'échine qui la renvoyaient péniblement au temps qui passe. Non contents de ralentir le bus, ils lorgnaient lourdement son siège quand ils ne parlaient pas tous seuls, répandant dans le bus leur haleine de mourant.

Comme chaque vendredi matin, elle descendit Place du Marché et se dirigea d'un bon pas vers le salon *Coiff'Émoi* dont le style de la vitrine lui

correspondait autant qu'un escarpin à une limace. Non pas que son quartier à elle manquât de coiffeurs. Non, Françoise faisait volontairement un peu plus de route pour ses rendez-vous hebdomadaires chez Marie-Belle afin d'être bien sûre de n'y croiser personne de sa connaissance. Il aurait été très malvenu de tomber sur sa banquière ou la femme de Monsieur le Maire, la tête ornée de papillotes. Qui plus est, la patronne travaillait bien et parvenait à redonner un semblant de vie aux fins cheveux blancs de Françoise. Marie-Belle savait mettre les gens à l'aise et même si Françoise ne participait pas aux conversations de ce poulailler capillaire, elle aimait écouter les ragots du quartier pour mieux se féliciter de ne pas en faire partie. Elle acceptait ainsi, le temps d'une permanente, de fermer les yeux sur les coussins criards et la vitrine à plumes.

Un souffle chaud et piquant l'atteint au visage lorsqu'elle poussa la porte du petit salon ringard. Marie-Belle roula des hanches jusqu'à elle pour l'accueillir d'un large sourire commercial. Sa tunique fleurie manqua d'éblouir Françoise qui détourna bien vite les yeux en lui tendant son manteau. Elle suivit la patronne et son postérieur imposant vers les bacs à shampoing, et prit soin de glisser un ou deux magazines people entre deux numéros du *Figaro Madame*.

La tête en arrière alors qu'on lui arrosait le crâne, Françoise réclama un peu d'eau froide à la préposée au mitigeur. Sa nuque était raide et douloureuse. Ces sièges avaient de tout temps été inconfortables et le progrès des années 2000 ne semblait pas avoir atteint les lavabos des salons de coiffure. La jeune fille entoura ses cheveux d'une serviette rose bonbon. Une goutte d'eau vint mourir sur la paupière de Françoise, entraînant dans son sillage une longue traînée de mascara. Embarrassée par sa blouse immense et son sac à main Hermès auquel elle se cramponnait fermement, Françoise rejoint péniblement le siège de coiffage tel un fantôme ayant pris l'averse.

S'apercevant dans le miroir, elle grimâça et se félicita une fois de plus de ne pas fréquenter le salon en bas de chez elle. Elle ouvrit discrètement le dernier numéro de *Gala*, prête à savourer l'interview de la Reine d'Espagne en tout anonymat. Quand tout à coup une main se posa sur son épaule. Françoise sursauta au son de la voix nasillarde et des postillons qui atterrirent au fond de son conduit auditif.

– *Olha ! Françoisa !* Fallait me dire que vous fréquentiez le *salão* de ma belle-*são* !

Françoise se liquéfia. De toutes les rencontres qu'elle aurait pu faire aujourd'hui, celle-ci était de loin la pire.

12
Jeannot

– Brasserie du Galant –

Vendredi 20 mars : Saint-Herbert

MENU DU JOUR

Douzaine d’huîtres de Cancale

Foie de veau aux échalotes

Profiteroles au chocolat

Le regard perdu vers la rue, la main dans la poche de son tablier noir, Jeannot additionnait mentalement les pourboires du déjeuner. Son regard s’arrêta sur la camionnette grise stationnée depuis ce matin devant la brasserie. Les vitres teintées et la plaque d’immatriculation l’intriguaient. 64 ? C’était quel département, ça ? Le Puy-de-Dôme ?

Il en était là à fouiller ses maigres souvenirs de cours de géographie quand Madeline fit son entrée dans la brasserie. Il réprima un soupir : les bavardages de la petite blonde énergique étaient parfois un peu fatigants après le coup de feu du déjeuner.

– Salut Jeannot ! lança-t-elle, guillerette, comme à son habitude.

– Salut Madeline...

– J’ai une faim de loup ! Il reste un peu de foie de veau pour ta cliente préférée ?

Madeline était apprentie au salon de coiffure *Coiff’Émoi* depuis bientôt un an. Sa silhouette fine ne pouvait laisser supposer l’appétit d’ogre avec lequel elle dévorait chaque midi son déjeuner à la Brasserie du Galant.

– Quelle journée, mes aïeux ! s’exclama-t-elle en se hissant sur un tabouret, face au bar. La patronne est dans tous ses états !

Ce disant, elle jeta mécaniquement un coup d’œil au poste de télévision accroché dans un coin du restaurant.

– Que se passe-t-il ? demanda Jeannot.

Il posa devant elle une assiette fumante qu'elle attaqua sans perdre une seconde.

– Sa fille passe à la télé tout à l'heure ! répondit-elle, la bouche pleine. Elle est candidate à *Kaboum* ! Ça fait des mois que la Liotard nous bassine avec son émission spéciale... « Et Bérangère ceci, et Bérangère cela... ». Pourvu qu'elle empoche le pactole, ça nous fera des vacances !

Jeannot connaissait bien le jeu télévisé. Enfant, il écoutait chaque midi sa grand-mère commenter avec malice les anecdotes des candidats. Accoudé sur la nappe en plastique dans la cuisine en formica, ses genoux souvent décorés d'un pansement et de Mercurochrome, Jeannot tenait de ces séances quotidiennes l'essentiel de sa culture générale.

Madeline poursuivit :

– J'ai jamais vu une mère aussi fière de sa fille ! Si seulement la mienne était comme ça avec moi... Et la tienne, elle est comment ?

– Qui ça, ma mère ?

– Oui ta mère, andouille !

– Bah ! Un peu distante...

Jeannot devait avoir trois ou quatre ans quand sa mère l'avait confié à la voisine le temps d'aller prendre un café. Elle n'était jamais revenue. Depuis, Jeannot servait des cafés à la Brasserie du Galant.

– Je finis à 19 h ce soir, l'informa Madeline, repue. Ça te dirait de venir faire un tour au cinéma avec moi ?

Jeannot se creusa la tête à la recherche d'une excuse qui lui permettrait une fois de plus d'échapper à la cour de la brindille gloutonne. Jeannot vivait seul avec Nestor, un vieux cocker dont la truffe humide n'aimait pas les courants d'air, et Grand-Papa, sa pipe, ses lunettes à double foyer et son vieux transistor.

– En fait je... balbutia-t-il.

Grand-Papa était entré dans sa vie un jour sans soleil et sans prévenir, lui proposant une chambre et une soupe à l'oignon dans son appartement de

naphtaline. Il ne lui demandait pas grand-chose, juste quelques courses de temps à autre quand la boîte de chicorée criait famine ou que la canicule donnait raison à une petite bière bien fraîche. Pour rien au monde Jeannot n'aurait échangé ce quotidien rassurant contre un moulin à paroles comme Madeline. Une séance de cinéma, et après ? Ils s'embrasseraient un peu, riraient quelques fois et puis... Et puis elle partirait, il en était certain, les laissant seuls, lui et son chagrin.

La fourchette en arrêt, la petite blonde attendait sa réponse.

– Tiens, voilà ta cliente préférée ! s'exclama Jeannot, ravi de cette diversion bienvenue.

Madeline se retourna pour jeter un coup d'œil en direction de la rue. Françoise Vanderbilt s'apprêtait à entrer dans le petit salon de coiffure, le visage fermé comme à son habitude. Seuls les dimanches de marché semblaient la déridier un peu, quand Jeannot les saluait, elle et ses cabas, devant le boucher de la rue Notre-Dame.

– Oh non, pas elle ! Moi qui avais envie de rire un peu, c'est râpé ! soupira Madeline. Elle est en avance en plus, je n'ai même pas eu le temps de prendre un dessert ! Tu peux m'emballer une part de tarte aux pommes ?

Jeannot obtempéra avec empressement, ravi à l'idée de pouvoir bientôt savourer sa solitude retrouvée. Il arracha le petit ticket blanc du rouleau et l'enchâssa dans la coupelle en plastique. Madeline glissa du haut tabouret et disparut dans un coup de vent. Marie-Belle Liotard n'aimait pas faire attendre ses clientes.

Le poste de télévision se remit à bourdonner. Dans moins d'une heure, Jeannot rentrerait chez lui caresser la tête de Nestor et embrasser Grand-Papa. À la pensée de la soirée reposante qui l'attendait, il se sentit bien.

Un petit maigrichon en costume gris s'attabla en terrasse, l'air soucieux. Il lui commanda un chocolat chaud. Quelques instants plus tard, Jeannot lui apporta son lait fumant, coiffé d'une toque de crème et d'une volée de cacao.

13

Marie-Belle

Une nouvelle cuisine

Un ficus pour la véranda

Une paire de sandales en python

Un camping-car tout équipé

Le dernier CD des Enfoirés

La publicité pour le nouveau single des Restos du Cœur laissa la place à une bande-annonce pour *Kaboum*. Moins d'une heure avant le début de l'émission !

Marie-Belle tira sur le t-shirt rose pâle qui s'entêtait à remonter au-dessus de son nombril. Un imposant « I LOVE KABOUM » en lettres pailletées fuchsia s'étalait sur sa poitrine généreuse. Elle avait fait faire ce t-shirt par sa nièce qui s'y connaissait en internet, mais regrettait aujourd'hui d'avoir menti en lui indiquant son tour de taille.

S'en retournant derrière son comptoir après avoir enfilé sa tenue événementielle, Marie-Belle marqua un temps d'arrêt à la vue de sa belle-sœur en grande conversation avec Madame Vanderbilt. Les clientes tendaient l'oreille, trop curieuses d'en savoir enfin davantage sur cette aristocrate discrète qui venait chaque semaine faire sa permanente au salon. Madame Vanderbilt ne participait jamais aux conversations. Droite dans sa blouse immense, elle lisait *Le Nouvel Observateur* en silence et, une fois sa mise en plis terminée, s'en allait dans son manteau de fourrure en prenant soin de laisser un pourboire significatif.

À quoi bon venir chez le coiffeur si ce n'était pas pour discuter un peu ? Invariablement après son départ, les habituées débattaient de l'identité de cette femme qu'on ne voyait jamais dans le quartier, fascinante et mystérieuse pour les unes, bien trop présomptueuse pour les autres.

Sa belle-sœur l'interpella à travers le salon :

– Marie-Bêo', *pétite* cachotière ! Viens te joindre à nous !

– Maria, je t'ai déjà dit de ne pas crier comme ça ! hurla Marie-Belle en réponse à sa belle-sœur.

Tout à coup Johnny Hallyday se mit à chanter dans le salon : *Que je t'aime, Que je t'aime, Que je t'iiiiime...* En apercevant le visage de Bérangère sur l'écran, Marie-Belle bondit sur le téléphone portable qui vibrait sur le comptoir.

– Ma chérie ! Oh que je suis heureuse de t'entendre ! cria-t-elle dans le téléphone, un doigt enfoncé dans l'oreille. Puis, après un silence :

– Mais non bien sûr que tu ne me déranges pas.

Le salon s'était soudain fait plus silencieux. Toutes les oreilles étaient tendues vers la conversation de la patronne, espérant en tirer quelque information croustillante sur le monde du show-business. Marie-Belle leva les yeux au ciel en désignant son téléphone à l'attention de son public attentif.

– Ah ! Tu es arrivée aux studios ?

Dans le salon, les clientes souriaient. La plupart d'entre elles suivaient depuis quelque temps le récit enthousiaste des aventures télévisuelles de Bérangère. La participation d'une native de la commune à la grande finale de *Kaboum et des Millions* ne faisait qu'ajouter à l'excitation suscitée par l'événement. Ces dames du salon idolâtraient le fameux présentateur et aucune n'aurait manqué sa rencontre avec la petite rouquine qu'elles revoyaient sautant sur leurs genoux, pour un bonbon acidulé ou un carré de chocolat.

– Oui, c'est la robe verte qu'il faut prendre. J'ai mis une rouge en plus par précaution, comme je fais toujours. Tu sais, on ne sait jamais avec ces magasins qui vendent la même chose partout, on n'est pas à l'abri qu'une autre candidate ait choisi la même robe que... Ah très bien ! Bon je ne te dérange pas plus alors. Au fait, tu as vu K ?

Un frisson parcourut l'assistance. Marie-Belle leva la main en direction des clientes, comme pour leur intimer le silence, puis remit le doigt dans son oreille.

– Non, pas encore ? Ah ça ne saurait tarder va ! Bon allez oui, pardon, je t’embrasse. Bonne euh... Enfin, non, un grand M ! Ah Bérangère ? Attends ! Madame Pignon t’embrasse et je... Ah ! Elle a raccroché.

Marie-Belle reposa le téléphone sur le comptoir, un sourire attendri sur les lèvres. Elle tira sur son t-shirt et envoya à la cantonade :

– Allez au travail ! Les brushings ne vont pas se faire tous seuls !

Les apprenties rallumèrent les sèche-cheveux qu’elles avaient pris soin d’éteindre pendant la conversation.

– Tout va bien ? osa une cliente au passage de Marie-Belle, ses racines enduites d’une mixture orangée.

– Oui, oui, elle est en train de se préparer, répondit poliment Marie-Belle.

Puis elle ajouta, d’une voix pleine d’excitation en pointant du doigt l’angle gauche de l’écran :

– Plus que 40 minutes !

Marie-Belle sentait en elle monter la pression. Tout à coup, elle eut peur pour son cœur fragile ; une petite coupe de champagne lui ferait le plus grand bien. Elle sortit trois bouteilles de mousseux du frigo avant d’en jeter une bonne gorgée au fond de son gosier large et déshydraté. Après tout, Bérangère allait gagner ! Marie-Belle tâta la poche de sa blouse, souriant au contact de son petit carnet de désirs. Elle se versa un deuxième verre et trinqua à la santé de sa fille bien-aimée.

Bérangère

Comment appelle-t-on un groupe de flamants roses ?

A : Un tas de flamants roses

B : Une nuée de flamants roses

C : Une flamboyance de flamants roses

– **A**lors comment on se coiffe pour cette grande finale ?

– Surprenez-moi...

Bérangère, assise face au miroir lumineux, était toute à la relecture de *La culture générale en 2500 questions*, son ouvrage de référence à chacun de ses passages télévisés. Elle le feuilletait en variant les thèmes et les questions, davantage pour se rassurer que pour s'instruire.

Elle était arrivée une heure plus tôt aux studios d'enregistrement. D'habitude plutôt flegmatique, elle peinait aujourd'hui à se concentrer sur ses notes, perturbée par les effets secondaires de sa gourmandise matinale. Les grondements de son intestin ne lui disaient rien qui vaille.

Derrière elle s'affairait un coiffeur, accroché à la touffe rousse qui lui servait de crinière. Elle n'avait nullement envie de discuter avec lui et tâchait de le dissuader d'engager la conversation en marmonnant quelques onomatopées étouffées à chacune de ses questions.

À moins d'une heure du début du jeu, elle devait se concentrer sans perdre de vue son objectif : marquer les esprits et décrocher le pactole. Le coiffeur la fixa dans le miroir en faisant la moue et s'arma d'un humidificateur.

– Sacrée tignasse ! s'exclama-t-il. Je vais vous faire un *styling* très télévisuel, K va adorer.

À la mention du nom de son présentateur préféré, Bérangère se redressa, fébrile. Sentant l'excitation la déborder, elle tâcha de sortir K de ses pensées.

Soudain, Bérangère fut frappée par une question existentielle : avait-elle acquis une forme de notoriété auprès des téléspectateurs ? Peut-être que certains la reconnaissaient et la suivaient d'une émission à une autre ? Elle totalisait près d'une vingtaine de participations à des jeux télé divers et variés. Certaines personnes l'avaient forcément remarquée... Peut-être même qu'elle avait déjà un fan-club sans le savoir ?

Bérangère, animée par cette idée séduisante, s'agita sur sa chaise, évitant de peu le fer à lisser brûlant qui opérait près de son front.

Oui ! Un fan-club ! Qui gardait trace de tous ses passages, s'amusant de ses anecdotes et tenant le compte de ses victoires. Avec un forum où on commentait – avec bienveillance – toutes ses interventions. Où on s'échangeait des vidéos de ses meilleures prestations. Et où on détaillait ses tenues, saluant son charisme et sa répartie. Peut-être même que ses fans proposaient d'acheter en ligne des objets à son effigie ? Des tapis de souris et des calendriers ornés du sourire de Bérangère ! Il faudrait qu'elle vérifie sur internet dès qu'elle en aurait l'occasion.

La maquilleuse vint couper court à ses emportements. Elle se pencha vers elle en scrutant les ailes de son nez :

– Vous avez toujours la peau grasse ou c'est l'effet du stress ?

Bérangère s'enfonça dans sa chaise, dissimulée derrière les 300 pages de son bouquin.

La maquilleuse lui ôta ses lunettes. Myope comme une taupe, Bérangère ne voyait plus dans la glace qu'un reflet flou d'elle-même. C'est ainsi qu'elle adressa un sourire poli mais aveugle à la petite silhouette qui fit son entrée dans la loge de maquillage. Bérangère se montrait toujours cordiale avec les autres candidats. Elle la salua d'un petit signe de tête et replongea dans son livre.

Quelques instants plus tard, une seconde silhouette, plus grande cette fois, apparut à la porte. Elle entra d'un pas vif et posa ses fesses menues sur la coiffeuse face à Bérangère.

Bérangère chaussa rapidement ses lunettes. Elle reconnut Nadia, l'assistante de production qui l'avait accueillie deux heures plus tôt. Le doigt sur l'oreillette, un épais dossier serré contre sa poitrine, elle leur sourit chaleureusement.

– Comment ça va les filles ?

Bérangère minauda, ça allait bien merci, elle avait l'habitude. Emmanuelle, plus tendue, expliqua que c'était sa première participation.

– Ça tombe bien, c'est pour ça que je suis là !

Nadia parlait très vite, blasée, peut-être, de répéter sans cesse les mêmes informations.

– Alors, voilà comment ça va se passer : l'émission commence dans quarante minutes. Dès que vous êtes coiffées et maquillées, nous descendons ensemble au plateau. On vous équipera d'un micro. On est en direct comme vous le savez donc il faudra se tenir prêts. Dès que je donne le go, vous entrez sur le plateau par la plateforme lumineuse. Attention, le sol est glissant ; il est couvert de fleurs et de confettis. Hey ! C'est la Spéciale Printemps ! Donc mollo sur la rampe d'accès. K vous attendra au bout pour vous conduire à votre pupitre. Bérangère, tu vas entrer la première, suivie par Emma...

Bérangère n'écoutait plus. Elle sentait son cœur pulser dans ses tempes et résonner dans sa poitrine. Dans quarante minutes, elle glisserait sa main dans celle de K.

L'assistante continuait de débiter son *brief* au rythme d'une mitraille :

– L'important c'est le sourire ! Souriez et prenez du plaisir ! Quand K lance la musique, dansez ! Quand K fait une blague, riez ! Quand K chante, chantez ! Bref, soyez vous-mêmes. Gardez en tête que des personnes âgées parfois malentendantes, voire complètement sourdes, nous regardent. Donc soyez expressives. Quand vous donnez une bonne réponse, mimez la joie. Quand vous perdez, montrez votre déception. Mais attention ! Montrez-

vous toujours bonne perdante. C'est le pays du sourire ! Maintenant, attention : quand vous serez installées derrière le pupitre, K fera les présentations et vous demandera de raconter une anecdote. C'est un moment important.

Elle jeta un rapide coup d'œil à ses notes.

– Emma j'ai une histoire avec un clown, Bérangère une mésaventure avec un lion lors d'un safari en Afrique. Super les filles ! Ah ! Une dernière chose très importante, n'oubliez surtout pas de...

C'est ce moment-là que choisit K pour passer une tête dans la loge. Sourire étincelant. Cheveux brillants. Costume impeccable. Une fossette au creux des joues. Bérangère crut qu'elle allait défaillir.

Nadia l'invita à entrer.

– Je ne veux pas déranger, continuez...

– Mais non K, vas-y entre ! J'étais en train de briefer nos deux super candidates du jour ! Un casting de choc !

– Bien, bien. Enchantées mesdames, je voulais juste vous souhaiter bonne chance.

Il était là. À deux mètres d'elle, à peine. Elle pouvait sentir les effluves de violette et de mandarine s'échapper de sa peau mate et veloutée, un parfum magnétique, subtil et puissant. Ses yeux glissèrent sur ses grandes mains manucurées. Elle frissonna. Le monde s'arrêta de tourner.

Bérangère bondit de sa chaise, manquant d'écraser le pied de Nadia qui sursauta, surprise. Bérangère était déjà à la porte, serrant vigoureusement la main de K dans les siennes.

– Enchantée, Monsieur K ! C'est un honneur et un plaisir de faire votre connaissance !

Puis soudain, sans transition, Bérangère s'enquit :

– Êtes-vous marié ?

Un silence gêné s'abattit sur la petite salle. Le coiffeur et la maquilleuse se regardèrent. Bérangère, brusquement revenue à elle, roulait des yeux

exorbités, horrifiée par sa propre audace. Nadia lui saisit le bras et la raccompagna à son siège.

– Merci K, on se retrouve un peu plus tard.

K disparut. Un bourdonnement se fit entendre à la ceinture de Nadia. Le doigt sur l'oreillette, elle quitta la salle précipitamment.

Bérangère secoua la tête, atterrée. Que lui avait-il pris ? Incapable de bouger, elle était sous le choc de sa propre imbécilité. La nausée qui la tenaillait depuis le matin se fit plus forte. Quel horrible sentiment elle avait dû lui inspirer ! Il avait dû la prendre pour une midinette sans cervelle et sans manières ! Il allait falloir qu'elle se ressaisisse, et plus vite que ça, au risque de se ridiculiser devant la France entière ! Bon sang ! Ce n'était pourtant pas la première fois qu'elle passait à la télé !

Bérangère réprima un haut-le-cœur. Quelle idée avait-elle eu de se gaver ainsi de pains au chocolat ! Sa gourmandise la perdrait !

Elle ferma les yeux, prit une grande respiration et se ressaisit : elle ne pouvait pas en rester là ! Elle avait attendu ce moment depuis bien trop longtemps. Elle allait s'excuser auprès de l'animateur vedette et faire table rase de cette première impression ratée. Tout ce qu'il fallait, c'était retrouver K et lui parler. Sa loge ne devait pas être difficile à trouver !

Sans prendre le temps de jeter un œil au travail du coiffeur et de la maquilleuse sur sa propre personne, Bérangère se leva de son siège. Ramassant ses fiches et son bouquin, elle salua sa voisine en lui souhaitant bonne chance et se précipita hors de la loge.

Jeannot

*Je voudrais du soleil vert
Des dentelles et des théières
Des photos de bord de mer
Dans mon jardin d'hiver*

*Je veux déjeuner par terre
Comme au long des golfes clairs
T'embrasser les yeux ouverts
Dans mon jardin d'hiver[2]*

Jeannot glissa dans ses oreilles les petits bouchons en plastique doux et s'abandonna à la voix suave et caressante de celui qui avait bercé son enfance. Enfant, quand il ne parvenait pas à trouver le sommeil, sa grand-mère lui chantonnait l'histoire de la biche et du chevalier, de l'abeille et du papillon. Depuis, dès qu'il avait besoin d'un peu de douceur, Jeannot s'en remettait à la poésie du Guyanais au rire inimitable.

Jeannot remonta d'un pas vif la rue des Étourneaux avec sous le bras, le reste de boudin blanc que le cuisinier du Galant lui avait mis de côté pour le dîner. Nestor et son odorat fin devait déjà s'en purlécher les babines. Jeannot se ravisa ; un bol de croquettes ne ferait pas de mal à l'embonpoint naissant de ce cocker en mal d'amour. Il sourit à la pensée des deux grosses pattes épaisses qui se poseraient bientôt sur ses cuisses en guise d'accueil. Chaque soir en rentrant, Jeannot ébouriffait le crâne de son colocataire poilu ; Nestor répondait d'une grosse léchouille humide et râpeuse sur la joue de son maître.

Il dépassa la camionnette poussiéreuse, toujours stationnée devant la brasserie. Juste avant la fin du service, un homme était sorti de l'arrière du fourgon. Barbu et le visage fermé, il portait une combinaison agricole élimée. Lui et ses deux mètres imposants s'étaient assis au bar pour commander un jambon-beurre arrosé d'un demi. Il avait mangé en silence, les yeux rivés sur le poste de télé, puis il avait roté bruyamment avant d'essuyer sa bouche du revers de sa manche. Jeannot et Henri, le serveur du soir qui venait prendre son service, s'étaient regardés, surpris par cet inconnu aux manières peu engageantes.

Que pouvait-il bien venir faire ici ?

Jeannot traversa la rue et jeta un œil à travers la vitrine colorée du petit salon de coiffure. À quelques minutes du coup d'envoi, l'heure semblait déjà être aux réjouissances. L'apercevant, Madeline lui fit un clin d'œil complice, un sèche-cheveux à la main.

Arrivé devant le 17 rue des Mériens et sa porte en bois décolorée, Jeannot sortit le porte-clefs de la poche de son blouson et pénétra dans le hall minuscule. Il gravit d'un pas rapide les trois étages qui le menaient à l'appartement et ouvrit la porte d'un coup de clef habitué. Personne ne vint à sa rencontre. Jeannot cria depuis le couloir :

– Je suis rentré ! J'ai ramené du boudin aux pommes !

Il accrocha sa veste à la patère et tendit l'oreille, étonné par le silence.

– Y a quelqu'un... ? Nestor ? Grand-Papa ?

Le vieux parquet en poirier craqua alors que Jeannot se dirigeait vers le salon. D'un coup d'œil, il embrassa la petite pièce au papier peint défraîchi. Le fauteuil de Grand-Papa était vide.

Quelques grains de poussière dansaient dans un rayon de soleil. Le transistor posé sur le fauteuil diffusait un vieil air de jazz. La couverture en laine laissée à terre et le panier vide de Nestor achevèrent de convaincre Jeannot que quelque chose ne tournait pas rond.

Jeannot appela Grand-Papa d'une voix où perçait l'inquiétude. Il fit rapidement le tour des trois pièces qui composaient l'appartement vieillot. S'en retournant dans le petit vestibule, il vit que le vieux pardessus et la canne au pommeau de frêne n'étaient plus sur le portemanteau.

16

Marc

Marc relut pour la centième fois le message de Maé. Il était décomposé.

Victor ! Marc et Maé avaient déjà manqué de se séparer à cause de cet homme. Un texto ambigu que Maé avait malencontreusement adressé à Marc alors qu'il était destiné à son patron. Maé avait nié, Marc avait pleuré. Finalement, il s'était résolu à croire ses explications alambiquées.

Marc avait laissé de côté cet épisode malencontreux et leur vie à deux avait repris comme si de rien n'était. Il se donnait tout entier à Maé et au couple qu'ils formaient. L'emmenait en weekend, mettait son réveil le dimanche pour aller chercher les croissants. Cuisinait des dîners aux chandelles qu'il accompagnait de son vin préféré. Prenait soin de noter quand Maé exprimait un désir pour un vêtement, un roman ou des billets pour une comédie musicale. Puis les lui offrait, sans raison sinon qu'il l'aimait, quand Maé s'y attendait le moins.

Assis dans ce hall d'accueil froid et sombre, Marc réalisa soudain à quel point il était seul dans ce qu'il appelait leur vie à deux.

Marc voulait des enfants. Vite et plein. Et qu'on lui enlève ses lunettes quand il s'endormirait au cinéma. Mais surtout, Marc était fait pour aimer. Marc aimait l'amour. Les petites attentions et les weekends DVD. Les grandes déclarations et les envolées de colombes sur fond de soleil couchant. Marc était un profond romantique.

Un sanglot vint se coincer dans sa gorge quand une jeune stagiaire apparût derrière le tourniquet, un badge à la main.

– Patrick Fromant vous attend. Je vais vous accompagner.

Puis, poliment, sur une musique d'ascenseur :

– C'est la première fois que vous assistez à l'une de nos émissions ?

Marc hocha la tête. Ils entrèrent ensemble dans une grande salle où trônait un buffet garni. Des cadres supérieurs, en costumes et tailleurs, échangeaient poignées de main et cartes de visite.

Le stagiaire conduit Marc vers un quinquu imposant, vêtu d'un jean dernier cri et de richelieus cirés. Il parlait fort et transpirait du front. La main dans la coupelle à olives, il tourna vers Marc son plus beau sourire commercial. Il prit soin de sucer ses doigts pleins d'huile avant de lui tendre la main :

– Patrick Fromant, enchanté. On dirait bien que ce cher Philippe de Keriatic est parti en weekend !

Puis, sifflant une jeune serveuse à lunettes qui passait à leur hauteur :

– Chérie, une coupe pour ce monsieur et moi-même.

À voix basse, il ajouta d'un air entendu :

– Vous savez ce qu'on dit, hein ? Femme à lunettes...

Il partit dans un rire franc et sonore et manqua de déboîter l'épaule de Marc en signe de camaraderie.

– Marc, on se tutoie n'est-ce pas ? Laisse-moi te présenter K, notre vedette.

Marc ne pouvait ignorer le visage d'adonis qui affolait les journaux féminins autant que les audiences de la Première Chaîne. K leva la tête et lui tendit la main dans un demi-sourire, visiblement tendu.

– K va faire des merveilles ! C'est le plus gros direct de la saison, mais regardez-le, imperturbable !

K fixa Marc de ses yeux dorés. Il était encore plus beau qu'à l'écran. Pourtant, son sourire à fossettes laissait deviner une infinie tristesse.

– Si vous voulez bien m'excuser...

Il garda la main de Marc dans la sienne un peu plus longtemps que ne voulait l'usage puis disparut parmi les invités, les yeux rivés sur son portable.

Sans bien savoir pourquoi, Marc se sentit troublé. Il repensa au message de Maé. À Victor et à Séville. Une vague de tristesse l'entraîna un peu plus loin au fond du désespoir.

– Pourriez-vous m'indiquer les toilettes ?

Il tâcha d'éviter les postillons au fromage du directeur adipeux, et s'enfuit rejoindre le couloir silencieux et désert. Son téléphone vibra ;

Camille avait envie de parler :

*Un jour, je vais tuer mon
boss.*

*Toujours ta journée
difficile ?*

*Si c'était que ça...
Change-moi les idées !
Tu fais quoi ?*

*Je me gave de chips arrosées de
mousseux pas frais.*

Le téléphone à la main, Marc remonta le couloir à la recherche des toilettes. Une technicienne l'invita à rejoindre le public.

– J'arrive dans une minute, lui répondit-il, courtois.

Il accéléra le pas tout en pianotant sur son téléphone.

*Je viens de croiser le
sosie d'Audrey Pulvar.*

Il s'arrêta pour refaire son lacet quand il entendit quelqu'un pouffer derrière une porte. Son téléphone vibra en retour :

*Tu sais ce qu'on dit :
femme à lunettes...*

Marc secoua la tête en souriant et répondit :

*Amis de la poésie :
bonjour !*

Un tintement mélodieux résonna de l'autre côté de la cloison. Un homme éternua. Un nouveau message s'afficha sur l'écran :

Je m'enrhume !

Marc resta interdit. Il leva la tête en direction de la large porte en bois. Se pourrait-il que ?

Il fit partir une salve de messages à l'attention de Camille. La pièce attenante résonna une demi-douzaine de fois au son du carillon délicat.

Marc fixa la porte, interloqué.

17
Emmanuelle

Elle sursauta, bousculée par un passager pressé de prendre sa place devant la porte de sortie du TGV. Au bout du quai, un jeune à pancarte les attendait. Il prit le sac d'Emmanuelle et leur demanda de les suivre. Un chauffeur les emporta dans le trafic parisien. La main sur celle de Léo, bien assis entre sa mère et sa grand-mère, Emmanuelle admirait à travers la vitre les grands boulevards et leurs cafés, les terrasses bondées et les Parisiennes élégantes aux talons effilés.

Le jeune se retourna :

– Tout va bien ? On y sera dans une petite demi-heure si le périph' n'est pas trop bouché.

Il alluma la radio ; un talk-show annonçait le coup d'envoi imminent de *Kaboum et des Millions*. L'émission était sur toutes les lèvres et dans tous les esprits. Emmanuelle prit conscience que ça serait bientôt toute la France qui la dévisagerait. Jugeant la taille de ses mollets, la blancheur de son sourire et l'arrondi de son décolleté.

Elle attira à elle le petit bonhomme qui se laissa faire, toujours preneur d'un baiser. Elle posa ses lèvres sur ses cheveux doux et huma leur parfum de miel. Le simple contact de Léo suffisait à l'apaiser. *Kaboum* pourrait changer leur quotidien, mais surtout offrir à Léo l'avenir qu'il souhaiterait : pilote d'avion ou chirurgien, apiculteur ou dresseur de chiens.

Le taxi s'échappa du périphérique. Ils abordèrent bientôt la zone industrielle de Saint-Denis, devinant à l'horizon les grands bâtiments gris que le jeune à l'avant leur désigna comme les studios. Il leur expliqua qu'ici avait lieu l'enregistrement de la quasi-totalité des émissions de la chaîne : jeux, information ou télé-réalité.

Le taxi les déposa devant une porte vitrée. Dans l'entrée les attendait une blonde d'une quarantaine d'années, en jean et baskets, le doigt sur l'oreillette. Lorsqu'elle les vit, son visage s'illumina d'un sourire chaleureux.

– Prête ? demanda-t-elle à Emmanuelle dans un sourire complice.

Celle-ci sentit son ventre se serrer.

La blonde, qui leur serra la main d'un « Nadia » ferme, prononcé droit dans les yeux, les invita à la suivre au-delà des portiques. D'un signe de tête, elle enjoignit à l'hôtesse de laisser entrer Emmanuelle et ses invités. L'ascenseur les déposa quelques étages plus haut.

Les couloirs gris et calmes tranchaient vivement avec l'image qu'Emmanuelle s'était faite de l'univers de la télévision. Nadia invita Léo et Mamie à rester dans la première loge où les attendaient un buffet garni et des fauteuils confortables. Elle viendrait les chercher bientôt pour qu'ils souhaitent bonne chance à Emma.

– Je peux vous appeler Emma, n'est-ce pas ?

Emmanuelle eût à peine le temps d'acquiescer que Nadia l'entraînait déjà derrière une porte battante. Sur celle-ci était collé au gros scotch un écriteau :

RÉSERVÉ AUX CANDIDATS

Emmanuelle tirait sa valise à roulettes et tâchait, du haut de son mètre soixante, de suivre Nadia et ses jambes effilées qui n'avaient visiblement pas de temps à perdre. Elles dépassèrent une petite salle où Emmanuelle entrevit un coiffeur affairé sur la masse rousse d'une petite femme à lunettes. Nadia lui indiqua une loge sur la droite où déposer sa valise. Emma sourit timidement et la remercia. Elle enfila rapidement une petite robe bleue ainsi que le collier en argent que lui avait prêté sa mère, comme un talisman. Emmanuelle ferma les yeux et l'embrassa en pensée.

Un jeune homme tout en noir et armé d'un sèche-cheveux entra dans la loge. Le coiffeur leva un sourcil en apercevant ses cheveux désordonnés, maladroitement enroulés autour d'un crayon mordillé. Il lui intima de la suivre en soupirant théâtralement.

– Vous avez de la chance, j'ai coiffé les plus grandes... Et les plus petites ! pouffa-t-il, en détaillant Emma de la tête aux pieds.

Emma se retrouva bientôt perchée sur un fauteuil en cuir, une serviette en papier autour du cou, le coiffeur exubérant la dévisageant dans la glace pendant qu'une maquilleuse bien trop maquillée étalait du fond de teint sur le dos de sa main.

Sur le fauteuil voisin, la rousse à lunettes leva vers elle un regard sympathique. Emma sentit un vent de panique à la vue de la crête volumineuse et pailletée qui ornait le crâne de la jeune femme. Le coiffeur la dévisagea dans la glace, peu amène.

– Et pour vous, ça sera quoi ?

– Quelque chose de simple...

Le coiffeur soupira. Il avait vraisemblablement pris davantage de plaisir à crêper les cheveux de sa voisine.

Nadia fit soudain son entrée comme un boulet de canon. Elle débita son discours à une telle vitesse qu'Emmanuelle en resta bouche bée, incapable de mémoriser le dixième des informations qui lui étaient données.

– ... Maintenant attention : quand vous serez installées derrière le pupitre, K fera les présentations et vous demandera de raconter une anecdote. C'est un moment important.

Emmanuelle ramassa son sac à main et en sortit un petit sachet en papier.

– Oui à ce propos je... tenta-t-elle d'une voix rendue fluette par l'émotion.

Nadia continua, sans l'entendre :

– Emma j'ai une histoire avec un clown, Bérangère une mésaventure avec un lion lors d'un safari en Afrique.

– Non pas du tout, en fait moi je...

Personne ne sembla prêter attention au mince filet de voix qui s'échappait de la bouche d'Emmanuelle.

– Super les filles ! Ah et une dernière chose très importante, n'oubliez surtout pas de...

Nadia s'interrompit brutalement.

Quoi ? N'oubliez surtout pas QUOI ?! hurla Emmanuelle en son for intérieur. Toute cette tension la rendrait bientôt hystérique !

Un homme d'une trentaine d'années entra pour les saluer. Son regard était chaud et bienveillant. Son visage – plutôt très agréable – lui sembla familier. Soudain, sans prévenir, la candidate rousse, toute en cheveux et

paillettes, bondit sur le jeune homme, interloqué. Quelle mouche l'avait piquée ?

– Êtes-vous marié ?

Emmanuelle se retint d'exploser de rire. En voilà une qui n'avait pas froid aux yeux !

Le visiteur disparut aussi vite qu'il était arrivé, bientôt suivi par Nadia puis par la candidate, affolée. Emmanuelle se retrouva seule avec le coiffeur, imperturbable et peu concerné. Elle lui jeta dans la glace un regard interrogateur.

Il haussa les épaules, une pince à cheveux coincée entre les lèvres.

Tant pis, elle improviserait.

Le coiffeur en eût bientôt terminé. Emmanuelle salua son travail : elle eût peine à croire que c'était bien elle qui s'observait dans le miroir. Ses cheveux lisses et brillants avaient pris du volume et retombaient en boucles délicates sur ses épaules menues. Ses cernes avaient disparu et ses yeux bleus étincelaient, en écho avec l'azur de sa robe. Elle se sentit galvanisée.

Elle remonta le couloir pour embrasser une dernière fois sa mère et Léo avant de rejoindre le plateau. Le petit bonhomme devait sûrement être en train de se gaver de friandises dans la loge des invités. Poussant la porte, elle vit Mamie endormie dans un canapé, son menton posé sur sa poitrine.

– Où est Léo ? demanda Emmanuelle en parcourant la pièce du regard.

Un sursaut affolé acheva de réveiller Mamie.

Patrick

Patrick passa une tête dans la salle de réalisation. Une demi-douzaine de techniciens, casque sur la tête, s'affairait devant une myriade d'écrans et de tables de mixage. Ils réglaient les micros, la lumière, le retour caméras. La tension était palpable. Le plus âgé d'entre eux jeta à Patrick un regard peu engageant :

- Monsieur Fromant, on peut vous aider ?
- Oui, je viens m'assurer que tout est bon côté pub. Vous êtes bien au taquet de la réglementation ? Je veux les neuf minutes d'affilée juste avant le coup d'envoi calé à 17 h 58. Et neuf minutes encore, juste avant le dernier duel...
- Mais ce n'est pas...
- Faites ce que je vous dis, coupa-t-il d'un ton sec.

Patrick tourna les talons et se dirigea vers la salle de cocktail réservée aux annonceurs. Deux jeunes garçons en livrée remplissaient de glaçons des seaux à champagne et déposaient sur leurs plateaux des petits fours gourmands.

Certains clients étaient déjà en pleine dégustation. Patrick serra la main du directeur marketing de *Nos Amis À Poils*, donna une franche accolade à l'acheteur média de *Bébé Câlin* et embrassa la présidente de *Baisers Jolis*. Tous ces gens étaient ses clients ; leurs produits apparaîtraient dans moins d'une heure dans la coupure publicitaire la plus chère de la saison.

La compétition faisait rage entre la Première et la Deuxième Chaîne. Patrick faisait tout ce qui était en son pouvoir pour donner envie aux

annonceurs d'investir chez lui en priorité. Pour ce faire, il s'assurait que le champagne coule à flots dans le gosier de ses clients, les invitant tantôt dans sa loge VIP à l'occasion d'un grand match de foot, tantôt en weekend à Marrakech dans les plus grands palaces. Il les couvrait de cadeaux à l'occasion de Noël ou de leur anniversaire : montres de luxe, écharpes en cachemire, et téléphones dernier cri. Les négociations étaient toujours plus favorables après quelques coupes de champagne.

Patrick s'approcha d'une petite dame rougeaude, la bouche pleine de foie gras :

– Bonjour Madame Lopez !

– Oh ! Bonvour !

Elle s'essuya la bouche et continua :

– Pardon, excusez-moi ! Comment allez-vous ?

– Bien et vous ? Alors qu'avez-vous pensé du dernier concert de Beyoncé ? Votre fille a aimé ?

Patrick avait toute une équipe commerciale chargée de faire de ses clients leurs meilleurs amis. Ils les accompagnaient dans leurs événements mondains et tenaient à jour des fiches personnalisées sur chacun d'entre eux : prénom de l'épouse, âge des enfants, centres d'intérêt et parfois même quelques idées de cadeaux habilement suggérées par le client lui-même. Patrick, qui suivait de près l'évolution des plus gros comptes, ne regardait pas à la dépense pour inciter les annonceurs à lui confier sans résistance leur budget publicité.

Soudain, il aperçut K dans le couloir et lui fit signe de le rejoindre. Les clients aimaient plus que tout rencontrer les vedettes et contrairement à tout le reste, cela ne coûtait rien.

– K, viens donc saluer ces messieurs-dames ! Ils comptent sur toi pour les audiences ! Je leur ai promis qu'ils en auraient pour leur argent !

K serra la main aux personnes en présence et accepta de se faire prendre en photo avec ceux qui le souhaitaient.

Un visage inconnu fit son entrée dans la salle. Patrick comprit bien vite qu'il s'agissait du compte *Belle Femme*. Deux jours plus tôt, il avait

partagé un dix-huit trous avec Philippe de Keriatic au Golf de Château Cléon. Il fit son plus beau sourire commercial au petit maigrichon qui se tenait devant lui.

– Patrick Fromant, enchanté ! On dirait bien que ce cher Philippe de Keriatic est parti en weekend !

Quel salaud, il aurait au moins pu se faire remplacer par une jolie fille ! se dit Patrick.

Il profita de ce que son client s'échappait vers les toilettes pour rattraper K. À voix basse, il lui glissa à l'oreille :

– J'ai fait mon boulot, à toi de faire le tien. Je te préviens, tu as intérêt à faire exploser les audiences. Va falloir te ressaisir ! Hier, la Deuxième Chaîne t'a mis une sacrée raclée !

K se dégagea de son emprise et le fixa, mâchoire serrée, avant de disparaître dans la foule.

Patrick leva les yeux et vit passer l'une des candidates. Sa petite robe bleue lui allait à ravir. Elle était encore plus belle que sur la photo du casting – la maquilleuse avait fait un travail remarquable.

Patrick décida qu'il ferait de cette fille la gagnante du jour.

Il finit sa coupe d'un mouvement expert du coude et s'éclipça vers son bureau.

Françoise

D'un geste vif, Françoise Vanderbilt dissimula le magazine à scandales sous sa blouse. Maria Da Silva, concierge bavarde et envahissante du 15 passage des Rossignols, la dominait de toute sa hauteur.

– Ça alors... ! Mais *qué* faites-vous ici Madame Vanderbilt ?

Françoise sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il y avait peu de personnes qu'elle détestât autant que sa concierge. Elle ne supportait pas ses *r* qui vibraient comme des castagnettes et sa manie de toujours vouloir faire la conversation.

Depuis trente ans qu'elles partageaient la même adresse, Françoise la haïssait par cœur : le rideau en dentelle derrière lequel elle se cachait pour observer le va-et-vient de tous les habitants, sa manie de sortir les poubelles à 21 heures 45 précises alors que Françoise venait tout juste de trouver le sommeil, et surtout, surtout, les ignobles relents de soupe aux poireaux dont elle inondait tout l'immeuble.

Maria, qui venait d'approcher son fauteuil poursuivit :

– Voilà, Madame Vanderbilt, comme ça on va pouvoir parler. Vous voulez *oun* autre *pétit* café ?

Puis, à destination de Marie-Belle Liotard, elle hurla :

– *Marie-Bêo'*, petite cachotière ! Viens te joindre à nous !

Maria s'essuya le front, décroisa les jambes et agita le bas de sa robe pour s'aérer. Elle reprit :

– ‘Fait une de ces *calor* ici ! On se croirait à Madrid ! Vous savez, chez moi, à Porto, il fait très bon. C’est pour ça que Gérard et moi, l’été, et bien on prend la poudre des Scoupettes !

Elle partit dans un grand éclat de rire, attrapa un magazine sur le présentoir et s’éventa par petits gestes saccadés.

– Alors, Madame Vanderbilt, c’est la première fois que vous venez au *salão* ? Parce que moi j’y viens tous les jeudis refaire ma mise en plis... Mais là j’ai fait une *excepção* parce que ma nièce passe à la *televisão* ! Elle est *candidata* pour le jeu de *Kaboum et des Millions*, vous connaissez ?

Ce disant, elle fixa Françoise et ouvrit des yeux ébahis. Elle s’exclama :

– *Meu Deus* !

Françoise ne respirait plus. Horrifiée, elle regardait à droite et à gauche, persuadée que le salon entier écoutait leur conversation, ce qui malheureusement pour elle, était tout à fait justifié.

Maria Da Silva se frappa le front et poursuivit :

– Mais *claro* ! Vous êtes là pour...

La sonnerie atroce mais salvatrice d’un téléphone portable remplit le salon. Françoise n’entendit rien de la conversation de la patronne, toute concentrée qu’elle était sur la possibilité infime – mais réelle – qu’elle puisse s’enfuir du salon et rentrer chez elle, sa coloration sur la tête, sans que personne d’autre de sa connaissance ne croise son chemin.

La conversation téléphonique prit fin et le bruit dans le salon repartit de plus belle. Maria regarda Françoise, l’œil complice. Françoise crut sa dernière heure venue, mais une coiffeuse apparut et mit les mains sur ses épaules :

– Pardon de vous interrompre Mesdames, mais je dois mettre Madame Vanderbilt sous le casque.

Françoise remercia en silence le ciel de cette intervention et se laissa guider de l’autre côté du salon. Contre toute attente, Maria Da Silva la suivit.

– Ne vous inquiétez pas, je vais parler plus fort. JE DISAIS : VOUS ÊTES LÀ POUR LA *ESPECIALA* DE *KABOUM* ! *POIS BEM* ! QUELLE

FIERTÉ CE DOIT ÊTRE POUR VOUS !

Françoise, qui n'avait pas bu une seule goutte d'alcool depuis la mort de son mari vingt ans plus tôt, saisit au vol l'une des coupes que Marie-Belle promenait sur un petit plateau. Elle la but d'une traite et en demanda deux autres pour elle et sa voisine, espérant ainsi la faire taire rapidement.

Marie-Belle s'exécuta, visiblement joyeuse. Maria Da Silva en profita pour l'inviter dans la conversation :

– *Marie-Beo'* ! Quelle belle idée tu as eue d'inviter Madame Vanderbilt ! C'est quand même incroyable !

Marie-Belle ne comprenait pas.

– Bah oui ! *Berengaria* et *Luís* réunis sur le même plateau !

Françoise devint blême.

– *Luís* ? C'est qui *Luís* ? demanda Marie-Belle, de plus en plus perdue.

– *Luís* Vanderbilt ! Enfin K, quoi ! K est *lé* fils *dé* Madame Vanderbilt !

Marc

Marc toqua à la porte. Une voix étouffée l’invita à entrer. La porte se referma derrière lui. Sans détacher les yeux de la silhouette qui lui faisait face, il saisit son téléphone et tapota sur son téléphone :

Enchanté.

Le carillon annonciateur d’un nouveau message se fit à nouveau entendre dans la loge. Devant lui se tenait Camille, le dos droit, assis face à un miroir lumineux.

La loge baignait dans une lumière tamisée. Un large bouquet de lys blancs embaumait la pièce aux allures de salon. En fond sonore, Marc reconnut la mélodie douce et caressante du chanteur Bahamas.

I can’t take you with me where I’m going / In me there’s a new love that has growin’...

Un sourire immense illumina le visage de Camille, encadré par deux larges fossettes. Dans le miroir, deux yeux dorés rieurs le dévisagèrent. Camille se leva et s’approcha de lui, sans le lâcher des yeux.

– Incroyable... murmura Camille.

Marc ne parlait pas, abasourdi. Devant lui se tenait K.

Ils laissèrent passer un long silence, tous deux sidérés par ce coup du hasard. Camille, gêné et amusé à la fois, l’invita à s’asseoir sur un grand canapé en cuir blanc.

– C’est drôle je ne t’imaginai pas comme ça, lui dit Camille en souriant doucement.

Marc baissa la tête.

– Tu m’imaginai plus grand, plus musclé, avec une mâchoire imposante et une pomme d’Adam proéminente... Désolé de te décevoir.

– Non, pas du tout, tu me plais beaucoup. Enfin, je veux dire, tu as beaucoup de charme.

Marc ne savait trop que faire de ça. Il préféra changer de sujet :

– Tu ne m’avais pas dit que...

– Que quoi ? Que j’étais un guignol de la télévision qui divertit la ménagère avec des blagues vaseuses sur fond de musique ringarde ?

Marc fut surpris par le manque de confiance en lui qu’il perçut soudain chez Camille. Lui si beau, si fort, si charismatique et plein d’esprit... Si riche finalement de toutes ces qualités que Marc aurait aimé avoir. Marc se sentit soudain moins seul. Il repensa à leurs échanges des derniers mois.

– Mais je croyais que tu étais passionné de musique classique et de littérature ? Chopin, Flaubert, sa Bovary...

– Je le suis. Et chaque jour m’éloigne un peu plus de moi-même.

Sans s’en rendre compte, Marc se rapprocha de lui.

– Comment t’es-tu retrouvé à être K, l’homme préféré des Françaises ?

K soupira.

– J’étais jeune, enthousiaste et passionné de journalisme. Je rêvais de partir au bout du monde réaliser des reportages sur les gorilles en voie d’extinction ou sur le plancton bioluminescent des Caraïbes.

Sa main accompagna son discours d’un geste las.

– Je me suis retrouvé à faire un stage ici... Un piston d’un ami qui travaillait à la Première Chaîne. Les jobs se sont enchaînés, plutôt bien payés. Et puis sans bien savoir comment, Louis-Camille est devenu K, et me voilà ici depuis bientôt cinq ans...

Marc s’esclaffa :

– Louis-Camille ! Ça, c’est un prénom comme on n’en fait plus ! Je comprends que tu aies pris un pseudo !

Camille eut un sourire triste. Marc lui glissa, compatissant :

– Et ça ne te plaît pas trop on dirait...

– Je déteste la télé. Les lumières directes. Les candidats pleins d'espoir qu'on renvoie chez eux avec une machine à pop-corn. L'obsession des audiences. La futilité des gens qui dirigent cette chaîne. Moi j'aime la subtilité, la pudeur... L'élégance et la douceur...

Il se leva, face au grand miroir lumineux.

– J'en suis même venu à me détester moi-même.

Marc eut soudain envie de le serrer dans ses bras en lui disant que tout irait bien. Une larme roula sur la joue de Camille. Il l'essuya bien vite d'un geste pudique de la main.

Marc s'approcha de lui. Ils se dévisagèrent longuement. Gêné, Camille changea de sujet :

– Et toi alors, tu devais pas partir en weekend avec Maé ?

– Oh ça... Laisse tomber, je suis le dernier des idiots.

Camille sourit, les yeux humides.

– Je l'aurais pas dit comme ça, mais en effet, je crois bien que Maé ne te mérite pas ! Et je ne dis pas ça pour moi...

Surpris par ses propres mots, il se raidit et rougit. Marc lui prit la main doucement.

21

Bérangère

Le couloir était désert. Bérangère avançait d'un pas décidé : la loge de K ne devait plus être bien loin. Son cœur battait à une vitesse folle. Elle n'avait jamais ressenti cela auparavant, même pas lors de sa première victoire au *Talon d'Achille*. Qu'allait-elle bien pouvoir lui dire pour effacer le souvenir gênant de leur première rencontre ?

Peu importait, elle ne pouvait plus garder ses sentiments pour elle plus longtemps. Elle le connaissait par cœur, ils étaient faits pour s'entendre, si ce n'est l'un pour l'autre. Loin d'elle l'idée de ressembler à une midinette béate d'admiration. Non, Bérangère avait décidé de faire entrer K dans sa vie et il l'en remercierait bientôt.

Bérangère s'arrêta brutalement au bout d'un corridor. Devant elle s'élevait une large porte marquée au nom de l'animateur. Essoufflée, elle prit une grande respiration. L'heure était venue. Tremblante et excitée, elle toqua, un peu plus fort qu'elle ne l'aurait souhaité. La porte, mal fermée, s'ouvrit d'elle-même sur la loge de l'animateur.

K était là, en compagnie d'un autre homme.

Le bel animateur ouvrit de grands yeux, étonné de cette intrusion soudaine. L'homme au costume gris se tourna vers elle, l'air interrogateur. Soudain, un haut-le-cœur puissant la saisit. Bérangère, livide, bafouilla quelques syllabes avant de porter une main devant sa bouche. Elle écarquilla les yeux et prit la porte précipitamment.

Elle leva la tête à la recherche de toilettes. Rien à l'horizon. Bérangère remonta le couloir en courant et poussa la première porte venue. L'instant d'après, son petit-déjeuner atterrit sur ses escarpins aussi verdâtres que son teint.

Reprenant ses esprits, elle tâta le mur à la recherche d'un interrupteur. La lumière se fit sur un petit cagibi rempli d'archives. Bérangère se laissa choir sur la moquette en synthétique et sentit ses forces l'abandonner. Sa rencontre tant attendue avec l'animateur vedette était un véritable fiasco.

L'ampoule du plafonnier mourut soudain dans un grésillement d'adieu. Elle pesta et tendit un bras aveugle vers le bouton de la porte

qu'elle agita en tous sens. Celui-ci résista. Bérangère s'acharna un peu plus fort, rien n'y fit. Elle hésita à appeler à l'aide : la probabilité était grande que seul K puisse l'entendre. Et il était hors de question qu'elle se ridiculise une troisième fois devant son idole. De toute façon, quelqu'un se rendrait rapidement compte qu'elle avait disparu. Nadia devait déjà être en train de la chercher partout.

Elle tenta à nouveau de faire jouer le verrou quand un éclat de voix masculine lui parvint de l'autre côté du réduit où elle était prisonnière. Elle tendit l'oreille en direction du bruit. Ce qu'elle entendit la paralysa.

Le jeu était truqué.

Elle s'apprêtait à perdre cinq millions d'euros.

Françoise

– **O**h non non non, ce n'est pas... pfff !

Françoise agitait son index en l'air en pouffant de rire pendant que Marie-Belle remplissait son verre une fois de plus. Une folie douce s'était emparée du salon à mesure que les bouchons de liège sautaient. Debout derrière le bac à shampoings, Maria Da Silva chantait un air de fado en utilisant la pomme du jet d'eau comme micro.

– Imaginez ce que dirait mon mari s'il me voyait ! gloussa l'une des clientes, la tête pleine de bigoudis.

– Ah haha, mais la bonne nouvelle c'est que ces messieurs ne sont pas là. Pas de messieurs, que du mousseux !

Marie-Belle, les joues rouges et la voix traînante, faisait cette blague pour la cinquième fois consécutive. Tout le monde partit à nouveau dans un grand éclat de rire comme si c'était la première.

– Allez, dites-nous, Madame Vanderbilt ! supplièrent en chœur les deux apprenties. Il était comment K quand il était petit ?

Françoise but une gorgée de mousseux avant de poser sa coupe et de saisir son sac. Elle fouilla dans son portefeuille et en sortit une photo en noir et blanc d'un petit bambin joufflu. Les pieds sur les pédales d'un tricycle, il offrait à l'objectif un sourire incomplet, les cheveux bouclés et l'air mutin. Soudain, Françoise eut le cœur gros. Elle caressa doucement la photo. Au dos, on pouvait lire, écrit à la main :

Louis-Camille, 4 ans

La Seyne-sur-Mer, été 1983.

Françoise revit la plage des Sablettes et le panier en osier du vendeur de chouchous. Le crocodile en plastique et son mari victorieux, le pied sur le gonfleur. Le seau en plastique qu'on remplissait d'eau pour se rincer les pieds de retour à la voiture. Le sable sur les serviettes, et le parasol à franges. Les méduses et l'épuisette, la bouteille d'eau et le paquet de biscuits, réconforts gourmands et indispensables pour décider le petit baigneur frigorifié à sortir de l'eau. Le sel sur ses paupières, ses petits doigts fripés. Les brassards orange et les glaces au citron. En fermant les yeux, Françoise pouvait presque sentir le soleil réchauffer ses vieux os.

Elle mesura soudain avec émotion que ces moments avaient été, sans qu'elle le sache alors, les plus beaux qu'il lui ait été donné de vivre. Comment étaient-ils passés des courses dans les vagues et des batailles d'eau aux silences gênés du déjeuner dominical ? De la moustache de lait du matin aux coups de téléphone polis et convenus ? Des colliers de nouille à la cuisine en inox ?

Françoise s'isola dans un coin du salon et laissa échapper un sanglot qui n'échappa pas à Marie-Belle. Elle s'approcha doucement de Françoise et lui prit doucement la main.

– Madame Vanderbilt...

– Oh, appelez-moi Françoise, dit-elle en reniflant.

– Françoise, je...

Marie-Belle, l'esprit embrumé, peinait à trouver ses mots.

– Qu'est-ce qui vous chagrine autant ? Vous devriez être fière d'avoir un si beau garçon. Drôle et galant en plus de ça.

À ses mots, Françoise fondit en larmes. Marie-Belle s'en voulut et tira un mouchoir de son décolleté.

– Tenez, prenez, ne pleurez pas. C'est un jour de fête ! Je vais bientôt être millionnaire !

– Millionnaire ?

– Bah oui ! Grâce à votre fils, K !

– Oh vous savez, moi, K, je ne le connais pas... Je n'ai pas la télévision et je ne lis pas la presse où il donne des interviews... Moi, c'est Louis-Camille

qui vient me voir, et il ne me parle jamais de tout ça... Et vous savez pourquoi ? Parce qu'il pense que j'ai honte de lui !

Françoise cacha son visage dans ses mains. Marie-Belle l'interrogea :

– Mais honte de quoi ?

– De son travail, de sa vie en général... Vous savez mon mari était un brillant polytechnicien et je l'aimais énormément. Louis a une vie tellement... différente. Parfois, je ne sais plus comment lui parler, je...

– Écoutez, coupa Marie-Belle. Ma grand-mère disait toujours qu'il n'y a rien qu'une bonne discussion ne puisse arranger. Je vais vous coiffer, vous remettre la tête à l'endroit et ensuite vous irez le rejoindre pour lui dire que vous l'aimez.

Elle jeta un œil à l'écran.

– L'émission commence dans quinze minutes, en partant bientôt vous serez là-bas quand il sortira des studios. Allez ! Venez par là. On va arranger tout ça.

Françoise se glissa dans le fauteuil que lui indiqua Marie-Belle.

Quelques coups de brosse plus tard, Françoise était fin prête. Marie-Belle lui avait fait un brushing tout en volume dont elle avait le secret. Françoise semblait sortir tout droit des années 80. Notre coiffeuse, toujours commerçante même avec quelques verres de mousseux au compteur, avait convaincu Françoise d'ajouter deux ou trois bagues à strass à sa tenue.

– Merci Marie-Belle. Voilà pour vous. Je ne sais pas comment vous remercier.

– Taratata !

Françoise était pompette mais en beauté. Elle rangea son portefeuille dans son sac et s'apprêta pour partir quand sa vessie la rappela à l'ordre. Elle se dirigea vers l'arrière du salon et pénétra dans le petit cabinet de toilette.

Emmanuelle

Emmanuelle sentit son cœur s'accélérer. Où pouvait bien être parti Léo ? Curieux, il disparaissait souvent sans prévenir pour suivre une piste, un insecte ou un nuage. L'an passé, Emmanuelle avait dû faire appel à la gendarmerie pour retrouver le petit garçon, pris au piège dans le jardin d'un voisin. Sans compter la fois où il était tombé dans un cactus lors d'une partie de cache-cache. Mamie avait passé la nuit à lui ôter les épines à l'aide d'une pince à épiler.

Emmanuelle bondit dans le couloir à sa recherche et poussa vigoureusement la porte battante en appelant le petit bonhomme.

– Léo ? Léo ? LÉO ?

Elle croisa Nadia, en grande conversation dans son talkie-walkie, qui agita un doigt nerveux au-dessus de son poignet.

– H-20, je t'attends en bas dans 5 minutes ! lui souffla-t-elle, insensible à son regard affolé.

Emma pressa le pas et jeta un œil dans la loge des candidats. Aucune trace de Léo. Dans la loge en face, le coiffeur bavardait avec la maquilleuse, le nez sur son téléphone. Il n'avait pas vu Léo.

Emma remonta le long couloir et obliqua sur la droite. La coursive était calme et déserte. Un coin salon surmonté d'une large plante verte occupait l'angle. Un petit dinosaure en plastique gisait abandonné sur le seuil de l'une des portes fermées. Emmanuelle toqua.

– Qu'est-ce que c'est ? gronda une voix rauque.

Une odeur écœurante de tabac froid lui sauta au visage quand elle ouvrit la porte. Un vieux bedonnant d'une cinquantaine d'années, le front dégarni, siégeait derrière un large bureau en marbre. Ses manches de chemise relevées sur ses avant-bras laissaient apparaître une montre énorme, serrée autour d'un poignet gras et velu. Ses doigts jaunes de nicotine s'affairaient sur un ordinateur portable dernier cri. Dans son dos, une baie vitrée immense surplombait les entrepôts de la zone industrielle. Paris et ses toits bleus se dessinaient à l'horizon.

– Pardonnez-moi, je cherche mon fils, Léo. Il est blond et fait cette taille à peu près...

L'homme leva les yeux et la dévisagea des pieds à la tête, s'appesantissant sur son décolleté. Puis il sourit, révélant une rangée de dents effilées, humides et entartrées. Se levant de son fauteuil en cuir, il tendit une main vers elle.

– Je viens juste d'arriver, mais allez-y, entrez, on va le chercher ensemble.

Posant une main moite dans son dos, il referma la porte derrière elle.

– Emmanuelle, c'est ça ? Justement, il fallait qu'on se voie...

Emma crut entendre le clic d'un verrou.

Il s'approcha d'elle. Une odeur âcre de transpiration l'atteint au visage. Il prit sa main dans les siennes. Un frisson glacé parcourut la nuque d'Emmanuelle.

Marie-Belle

Un sac à main Hermès

Un très gros solitaire

Un foulard en soie

Un manteau de vison

Un collier de perles fines

Face au miroir, Marie-Belle détaillait la tenue de Françoise tout en maniant d'une main experte le sèche-cheveux et la brosse ronde. Elle mettait toute son énergie à regonfler les fins cheveux de Françoise Vanderbilt. Cette dernière était en passe de devenir son idole.

Marie-Belle la trouvait formidable : élégante et distinguée, elle parlait bien et sirotait son mousseux avec classe. Pas étonnant qu'une femme comme elle ait donné naissance à quelqu'un comme K. En passant les mains dans les cheveux de Françoise, il sembla à Marie-Belle, étourdie par le champagne, qu'elle caressait le show-business du bout des doigts.

Une fois sa cliente disparue aux toilettes, Marie-Belle jeta un œil à l'écran : dans moins de dix minutes serait donné le coup d'envoi de l'émission. Elle se resservit une petite coupe de mousseux bien frais et tira sur son t-shirt. Le salon était en ébullition.

Des coupes en plastique étaient disséminées un peu partout sur les coiffeuses ; une cliente éméchée, la tête en papillotes, valsait avec un casque séchoir à roulettes. Maria Da Silva, en tête d'une chenille humaine, brandissait une bouteille de mousseux en chantant à tue-tête. Deux clientes

échevelées sautaient derrière elle, les mains sur les hanches, serpentant d'un bout à l'autre du salon.

Marie-Belle frappa dans ses mains pour rappeler tout le monde à l'ordre. Chacune prit un fauteuil qu'elle fit rouler devant le petit écran. En l'espace de quelques minutes, le calme se fit dans le petit salon rose bonbon. Le gynécée, regroupé autour du poste sacré, communia dans un silence alcoolisé, mais respectueux.

Une bande-annonce laissa la place à une publicité pour du liquide vaisselle, des croquettes pour chaton, une perceuse multifonctions et une nouvelle voiture. Marie-Belle réprima l'envie de saisir son petit carnet bleu. Elle guettait fébrilement le décompte en haut à gauche de l'écran. Les spots publicitaires s'enchaînaient les uns après les autres. Il sembla à Marie-Belle n'avoir jamais vu de coupure aussi longue.

Elle se tourna vers la plus jeune apprentie et la missionna pour aller chercher cacahuètes et chamallows à l'épicerie voisine. Marie-Belle avait besoin de grignoter pour contenir son excitation. Dans moins d'une heure, elle serait riche ! RICHE !

Un bébé joufflu, les fesses au sec, disparut de l'écran. Un jingle annonça la fin de la coupure pub. Marie-Belle réclama le silence. Dans quelques secondes, Béragère ferait son entrée dans la robe scintillante que sa mère avait choisie pour l'occasion. Son cœur battait la chamade comme jamais auparavant.

Bérangère

Bérangère transpirait à grosses gouttes. Elle suffoqua. Il faisait trop chaud dans ce cagibi. Et ça puait le vomi. Elle se déchaussa pour éloigner d'elle le reste de son déjeuner. Ses yeux s'habituèrent à la lumière et il lui sembla distinguer une seconde porte derrière une montagne de cartons. Elle s'approcha, les voix se firent plus nettes.

Elle grimpa sur un petit meuble à roulettes et manqua de perdre l'équilibre. Se raccrochant à une étagère bancale, elle fila son collant. Bérangère plaqua son oreille contre la cloison. Elle reconnut la voix du gros libidineux qu'elle croisait souvent lors des enregistrements d'émissions.

– Vous voyez cette tablette ? Elle me permet de contrôler le déroulement du jeu, et notamment quelles questions sont posées à quel candidat. Ou plutôt à quelle candidate... Alors... Voyons le bilan de votre casting...

Il lui sembla entendre un bruit de papiers froissés. La voix grave reprit :

– Tiens, tiens... La petite Emma n'était pas très attentive pendant les cours d'histoire on dirait. Qu'est-ce qui lui ferait plaisir ? La musique ? Ah oui, le cinéma ! Et voilà, en un clic c'est réglé. Maintenant avec un petit effort, je pourrais presque vous montrer les questions...

Saperlipopette ! s'exclama Bérangère en son for intérieur. Bérangère ma vieille, tu ne peux pas rester sans rien faire !

Le Directeur des Programmes reprit d'un ton plus ferme :

– Allez, Emma, il faut y mettre un peu de bonne volonté, l'émission commence dans dix minutes à peine. Je serais navré de voir le jackpot vous passer sous le nez.

– Lâchez-moi, sale porc !

Bérangère entendit un cri étouffé et le bruit d'une chaise que l'on renverse. Déterminée à ne pas laisser partir le magot, elle s'élança de tout son poids contre la porte. La cloison céda brutalement et Bérangère s'étala de tout son long dans le bureau attenant.

Levant un bras menaçant en direction de l'odieux personnage, elle hurla :

– LÂCHEZ-LA, TRICHEUR !

Patrick n'eut pas le temps de comprendre d'où sortait cette furie. On toqua à la porte vigoureusement.

– Patrick ! L'émission est dans cinq minutes et on a perdu les deux candidates !

Emmanuelle se précipita sur la porte et la déverrouilla. Elle tendit une main à Bérangère, allongée sur la moquette, et lui dit d'une voix troublée par l'émotion :

– Je crois qu'il faut qu'on y aille.

Nadia leur jeta un regard noir et leur ordonna de la suivre. En remontant le couloir, Emma eut tout juste le temps d'apercevoir Léo qu'un technicien accompagnait dans le public, une sucette à la main. Moins d'une minute plus tard, elles étaient en coulisses, un micro accroché à la joue.

Le public applaudissait pour chauffer la salle. Les techniciens communiquaient par signes, tendus.

Bérangère et Emma furent postées dans la pénombre, derrière le décor printanier en carton-pâte, au bord de la rampe d'accès au plateau. À peine furent-elles arrivées que le technicien lança, la main devant la caméra :

– 5 ! 4 ! 3 ! 2 ! 1...

Le générique de l'émission partit à plein volume, accompagné d'une pluie de paillettes. Le public en délire applaudit à tout rompre alors que K salua les caméras d'un superbe « Kabouuuuum ! ». Au signal, Bérangère, les mains moites et le cœur battant, s'élança sur le plateau.

Dissimulé derrière les vitres teintées d'une camionnette sale et poussiéreuse, il guettait l'entrée du salon de coiffure. Les femmes – il en compta sept – venaient de se regrouper dans un coin du salon, probablement pour suivre le début de l'émission. Il regarda sa montre ; tout se passait comme prévu. Bérangère Liotard paierait bientôt pour l'humiliation qu'elle lui avait fait subir vingt-sept ans plus tôt.

Il chargea son arme ; l'intérieur de la voiture résonna d'un bruit métallique et menaçant. Il coupa le contact et jeta un dernier coup d'œil dans la rue. Déserte. Pas un flic à l'horizon. Il ramassa son sac en toile de ses mains épaisses aux ongles noirs et rongés, glissa un couteau dans l'étui près de son mollet, et sortit de la camionnette.

Alors qu'il s'apprêtait à entrer dans la boutique, un vieil homme et son chien apparurent à l'angle. Le chien s'arrêta et émit un jappement d'alerte dans sa direction.

Sale clébard !

Il était trop tard pour faire demi-tour. Il sortit son arme et la plaqua sur la tempe du vieux en le poussant devant lui. Le chien se mit à aboyer plus fort, il lui décocha un coup de pied dans les côtes et l'envoya voler dans le salon.

– Fermez-la et tout ira bien !

Marie-Belle se tourna vers eux et poussa un cri d'effroi. Sans lâcher le vieux dont il enserrait le cou de son avant-bras massif et tatoué, il lui indiqua la vitrine en la menaçant :

*– Vous ! Baissez les stores et éteignez les lumières ! Tout le monde au fond !
La première qui crie, je la descends aussi sec !*

Marie-Belle

12 ? 112 ? 18 ? 118 ? 218 ?

La tête lui tournait. Accroupie derrière le bac à shampoing, Marie-Belle ne parvenait plus à se rappeler le numéro à composer en cas d'urgence. Que lui avait-il pris de boire autant de mousseux ? Si elle avait su ! Son téléphone était un peu plus loin sur le comptoir – il suffirait d'une minute d'inattention de la part de l'agresseur pour qu'elle ait le temps de prévenir les secours. Encore fallait-il savoir quel numéro composer.

Assises en rang d'oignons face à elle, sa belle-sœur, les deux apprenties et les trois clientes ne pouvaient croire ce qui venait de se passer. Elles se jetaient en silence des regards terrifiés, craignant de s'attirer le courroux de l'homme armé. Le salon était plongé dans la pénombre, on n'entendait que le bruit d'un robinet qui gouttait dans l'un des lavabos.

Marie-Belle transpirait à grosses gouttes, son t-shirt rose bonbon retroussé au-dessus du nombril. Elle roulait des yeux effarés en direction du géant tatoué qui les braquait d'un regard froid. Le vieux monsieur, recroquevillé dans un coin, gémissait les yeux fermés, la tête de son chien posé sur ses cuisses. Ce dernier semblait inquiet de l'état de son maître.

Tout juste Marie-Belle avait-elle eu le temps d'assister à l'entrée de Bérangère sur le plateau de *Kaboum*. Elle avait d'abord été choquée par l'horrible coiffure dont sa fille était affublée. Elle ressemblait à une lionne qui aurait traversé un cyclone. Puis, elle l'avait vu embrasser K et son cœur s'était ému de les voir enfin réunis. Bérangère s'apprêtait à raconter son anecdote quand l'homme était entré pour les menacer de son pistolet. Marie-Belle avait hurlé, elle n'avait jamais vu d'arme auparavant. Que lui voulait cet homme ?

Elle le regarda par en dessous, soucieuse de ne pas l'irriter.

- Monsieur, je pense qu’il y a erreur, nous n’avons rien fait, je...
- La ferme !
- La caisse est là si vous voulez l’argent, prenez tout, mais je vous en supplie, ne nous faites pas de mal !
- La ferme, j’ai dit !

L’homme s’était mis debout et brandissait son arme devant la poitrine généreuse de Marie-Belle. Il désigna une petite apprentie :

- Toi ! J’ai soif ! Va me chercher un verre d’alcool !

La jeunette s’exécuta en sanglotant.

Il s’approcha de la télé et la transporta au fond du salon où étaient regroupées les femmes. Il apparut à Marie-Belle que si leur agresseur était un tant soit peu amateur de jeux télévisés, tout n’était pas perdu. L’homme appuya sur le bouton de la première chaîne.

Le regard de Marie-Belle glissa sur le poignet du géant. Une gourmette massive affichait son prénom en lettres majuscules. *VINCE*.

Un prénom d’assassin ! s’exclama Marie-Belle en son for intérieur.

Les tatouages n’étaient pas plus engageants : une toile d’araignée s’étalait sur son coude, tandis que son avant-bras était décoré d’une affreuse tête de mort aux yeux noirs et caverneux. Sur l’autre bras, une série de chiffres romains surmontait la gueule d’un loup enragé. Rien à voir avec les dessins mystérieux qui ornaient le dos de Michael Scofield, pensa Marie-Belle. Le prisonnier sexy aurait fait un preneur d’otages bien plus agréable... Elle tâcha de se remémorer le dernier reportage sur les tatouages qu’elle avait vu à la télé. N’étaient-ce pas là les fameux symboles de ralliement des criminels ? Une chose était certaine : cet homme était dangereux.

28

Marc

Il s'assit précipitamment au premier rang du public ; une groupie ridée portant un corsage par trop décolleté lui jeta un regard courroucé. Quelques secondes après, le générique partit à plein volume.

K fit son entrée, superbe. Il débordait d'énergie et Marc eût peine à croire qu'il s'agissait du même homme qu'il avait consolé quelques instants plus tôt.

Il sourit à la pensée de cette rencontre inattendue. Sans bien savoir pourquoi, il se sentait heureux. Camille était quelqu'un d'attachant et la fragilité qu'il avait laissée paraître dans la loge l'avait profondément ému. Ils s'étaient quittés à regret quand la réalisatrice avait toqué à leur porte pour la troisième fois. Camille l'avait serré dans ses bras avant de s'élaner hors de la loge en direction des plateaux.

Et il était là. À l'aise, drôle, élégant et plein d'esprit. Le public soupirait d'aise, tantôt hilare, tantôt exalté. K était plus rayonnant que jamais.

Marc se recula, abasourdi par les hurlements exaltés de sa voisine qui battait des mains à tout rompre. *Si seulement elle savait !*

Soudain, une silhouette ahurie et tout en cheveux fit son entrée sur le plateau. Marc mit du temps à réaliser que la petite bonne femme aux collants filés et à la robe froissée qui trottinait sur l'allée remplie de pétales de roses, était la même que la furie qui avait bondi sans prévenir dans la loge de Camille quelques instants plus tôt. Marc et lui avaient éclaté de rire à l'unisson après qu'elle eut disparu aussi vite qu'elle était entrée. Ce n'était visiblement pas son meilleur jour.

Éblouie par les caméras, elle n'avait pas l'air davantage à son aise sur le plateau. La candidate s'avança sur la plateforme lumineuse et fit une drôle de révérence. Puis, au petit trot, elle rejoignit K qui l'attendait un peu plus loin. Il se pencha pour l'embrasser sur la joue ; elle tendit l'autre, manquant de peu les lèvres de l'animateur. K se recula, amusé. Marc crut qu'elle allait s'évanouir, paniquée. Deux larges auréoles s'étaient formées sous ses aisselles.

Jeannot

Jeannot remonta la Grand Rue d'un pas rapide. Où avait-ils bien pu aller ? Il jeta un coup d'œil à sa montre : Grand-Papa devait prendre ses cachets à heure fixe et il y avait peu de chances qu'il soit parti en vadrouille avec son semainier. Le vieil homme était fragile et comme beaucoup de personnes âgées, vulnérable. Soudain, Jeannot eut un mauvais pressentiment. Il pressa le pas.

Arrivé à hauteur du parc municipal, il se dirigea vers l'aire de jeux. Grand-Papa aimait bien se promener au milieu des miroirs déformants. Un jour, il avait confié à Jeannot avoir rencontré sa femme ici, un après-midi d'été. Elle et son amie dégustaient deux grosses glaces à la fraise. Grand-Papa était tombé immédiatement et éperdument amoureux de cette jeune fille blonde sous son chapeau à cloche, qui gloussait avec sa voisine en lui jetant des regards amusés. Quelques mois plus tard sur le grand carrousel, Grand-Papa lui avait demandé sa main au milieu des chevaux de bois colorés.

Jeannot parcourut le parc du regard. Un petit garçon pleurait, dissimulé derrière une immense barbe à papa, tandis que sa mère le tirait par la manche. Autour, nulle trace de Grand-Papa et de Nestor.

Jeannot fit demi-tour vers la rue principale, prenant soin de vérifier chaque ruelle, à l'affût du vieil homme et de son chien. Il commençait à perdre espoir quand il passa devant le salon coloré de Marie-Belle Liotard. Comment se faisait-il que les stores soient baissés à cette heure ? Il allait passer son chemin, davantage préoccupé par le sort de Grand-Papa, quand il vit la truffe de Nestor qui s'agitait devant la porte, laissant de grandes traces humides sur la vitre. Jeannot s'arrêta, surpris :

– Nestor ? Nestor, mon chien ! C’est bien toi ?

Nestor émit un gémissement plaintif et disparut derrière les lattes métallisées. Que se passait-il ?

Jeannot colla son oreille contre la porte et perçut la voix sourde d’un homme à l’intérieur. Il tenta de pousser la porte, mais celle-ci était fermée. Il frappa du poing sur la vitrine. Personne ne répondit. Quelque chose ne tournait pas rond. Fallait-il prévenir la police ? Jeannot n’avait pas l’âme d’un héros. Et si Grand-Papa était en danger ? Lui et sa santé si fragile ! Il n’y avait pas un moment à perdre.

Jeannot considéra le bâtiment ; une fenêtre entrouverte indiquait la présence d’un sous-sol – probablement une cave ou un lieu de stockage. Celle-ci était étroite, mais Jeannot n’était pas très épais. Peut-être qu’en se contorsionnant ? Non, c’était pure folie, mieux valait attendre les secours.

Tout à coup, Jeannot entendit hurler à l’intérieur du salon. Il tourna la tête de droite à gauche, dans l’espoir d’apercevoir un passant qui aurait pu l’aider, mais il n’y avait personne à l’horizon.

Jeannot se baissa à hauteur de la fenêtre et passa une première jambe à l’intérieur. Son pied heurta un objet longiligne. S’agrippant au bord, dos à la fenêtre, il glissa une seconde jambe et se laissa choir à l’intérieur. Il atterrit sans encombre dans le petit réduit où était entreposé un nécessaire de ménage. La pièce était sombre et exiguë. Jeannot se faufila entre le balai à franges et l’aspirateur. Il tendit l’oreille. À l’étage, le salon était silencieux.

Qu’allait-il bien pouvoir faire maintenant ? Si Grand-Papa était en danger, le liquide à vitres et le seau en plastique ne lui seraient pas d’un grand secours. Soudain, Jeannot, taquiné par le balai à franges, éternua dans un bruit épouvantable.

Françoise

Françoise essuyait ses mains dans la petite serviette à pompons rose bonbon quand elle entendit Marie-Belle hurler de l'autre côté de la cloison. Elle comprit, malgré l'alcool qui filait dans ses veines, que sa vie était en danger. Elle jeta un coup d'œil au loquet et resta pétrifiée : elle avait oublié de s'enfermer de l'intérieur ! Impossible de verrouiller la porte maintenant ; elle risquerait d'attirer l'attention de l'agresseur.

Tout ça, c'était la faute de Maria Da Silva et de ses *r* en castagnettes ! Si Françoise n'avait pas été forcée de s'essayer au mousseux, elle serait déjà rentrée chez elle en tout anonymat, sa mise en plis sur le crâne, prête à déguster un délicieux cake au saumon et petits pois. À la place, elle était maintenant recluse dans un cabinet de toilette qui empestait la rose, à la merci de l'illuminé qui opérait à quelques mètres d'elle.

Dans sa poitrine, son cœur battait la chamade. Elle ramassa délicatement son sac à main et glissa ses doigts fins à l'intérieur. Louis lui avait un jour acheté un téléphone et si sa mémoire était bonne, il devait toujours s'y trouver.

– On ne sait jamais, avait-il dit. Tu peux te retrouver dans une situation où tu n'es pas chez toi et où tu as besoin d'aide.

Elle avait soupiré en secouant la tête, agacée par ce fils trop prévenant. Louis avait fait mine de ne pas remarquer son dédain.

– J'ai programmé mon numéro et celui de ton médecin. Là, tu vois ?

Françoise avait pris le téléphone et l'avait glissé dans son sac, sans y prêter davantage attention. Se pourrait-il qu'il fonctionne encore ?

Elle fouilla son sac en s'assurant de ne pas faire de bruit et y trouva le petit objet blanc. Louis avait collé une gommette sur le bouton d'allumage. Françoise appuya dessus – une pomme s'afficha.

Une pomme maintenant... soupira Françoise, peu au fait des nouvelles technologies.

L'écran s'alluma plus vivement et une photo d'elle, trente ans plus jeune, apparût sur l'écran. Elle souriait à l'objectif devant un gâteau au chocolat surmonté de bougies multicolores, un petit garçon émerveillé sur les genoux.

Comment est-ce possible ? s'interrogea-t-elle.

Elle attendit un peu. Rien ne se passa. L'heure et la date s'affichaient en grand. Françoise resta perplexe. Elle approcha sa bouche du téléphone et lui ordonna en chuchotant :

– Louis ! Louis-Camille Vanderbilt !

L'engin ne réagit pas. Derrière la porte, elle entendit une jeune fille passer en sanglotant et le son d'un liquide qu'on versait dans un verre. Elle frémit. Pourvu que l'homme n'ait pas une soudaine envie d'aller aux toilettes...

Elle regarda autour d'elle dans l'espoir d'une issue de secours qu'elle n'aurait pas soupçonnée, mais hormis la décoration au goût discutable des toilettes, il n'y avait rien à signaler.

Françoise garda espoir. Il lui suffisait de rester cachée là en attendant les secours. Elle tenta une deuxième fois d'appuyer sur le bouton du téléphone. Son visage et celui de Louis enfant apparurent à nouveau. Son cœur se serra. Elle caressa du bout du doigt le visage du petit bonhomme. Soudain, une série d'icônes apparut. Françoise resta interdite.

Elle appuya sur le symbole figurant un combiné téléphonique et se concentra pour composer le numéro d'urgence. Françoise tremblait comme une feuille. Elle s'apprêtait à appuyer sur le chiffre deux quand la porte s'ouvrit brutalement. Un homme immense, le visage déformé par la colère, hurla à son attention :

– Sortez d'ici ! Tout de suite !

Françoise fit un bond et recula. Face à elle, le géant sale et barbu la menaçait d'un couteau. À l'extrémité de son autre bras, un revolver tenait les autres femmes en joue. Marie-Belle jeta à Françoise un regard désespéré.

31

Emmanuelle

Emmanuelle vit Bérangère s’élancer sur la passerelle à l’énoncé de son nom. Sa robe émeraude à sequins s’illumina dans les spots multicolores. Bérangère effectua une révérence maladroite avant de rejoindre le présentateur lorsqu’Emma s’écria :

– Bérangère ! TES CHAUSSURES !

Bérangère, noyée dans une musique assourdissante, n’entendit pas un mot. Elle continua sa route vers son pupitre d’un pas rapide et les pieds nus.

Nadia, atterrée, secoua la tête de dépit et siffla dans l’oreillette :

– La candidate verte est pieds nus. Cadrage serré sur la candidate verte. Je répète, cadrage serré !

Elle posa une main sur l’épaule d’Emma. Ça allait être à elle. Emma prit une grande respiration. Elle pensa à Léo. Son petit bonhomme. L’amour de sa vie.

Les événements de cette dernière demi-heure l’avaient complètement retournée. Tout s’était passé si vite ! Qui était ce vieux libidineux ? Était-il dangereux ? Et que se serait-il passé si Bérangère n’était pas intervenue ?

Emma la revit traverser la cloison pour voler à son secours. Puis son vol plané sur la moquette, la robe par-dessus la tête, sa crête volumineuse répandant une nuée de paillettes sur son passage. Emma devait une fière chandelle à cette fée d’un nouveau genre.

Elle serra dans sa main le petit sachet en papier qu’elle avait apporté. Sur un signe du cameraman, Nadia poussa Emma sur la passerelle recouverte de fleurs. Emmanuelle se retrouva brutalement sous le feu des projecteurs dans une musique tonitruante. Une voix off la présenta alors qu’elle s’arrêtait pour saluer le public d’un geste de la main.

– Bérangère est aujourd’hui face à Emma ! Emma nous vient de Marseille où elle est infirmière. Emma adore les crêpes et les films d’action, elle est accompagnée de son fils Léo. Nous lui souhaitons bonne chance !

Emma reprit sa marche faussement enjouée vers l’animateur. Elle reconnut la fossette qui l’avait saluée dans la loge de maquillage. Il lui prit

délicatement la main et la guida vers son pupitre. Une caméra sur rails la dévisageait d'un regard borgne tandis que le public, surexcité, applaudissait à tout rompre. Au premier rang du public, Léo battait des mains à l'unisson, un sourire jusqu'aux oreilles. Mamie, émue, tenait un mouchoir devant sa bouche, un bras autour du petit garçon.

Emmanuelle se glissa derrière l'écran où s'affichait son nom, éblouie par les spots. Face à elle, Bérangère attendait, stoïque.

Elle sentit son ventre se serrer. Cette atmosphère électrique et survoltée fit monter en elle une énergie surnaturelle. L'adrénaline filait dans ses veines à la vitesse de l'éclair.

L'animateur prit la parole :

– Bienvenue à vous Mesdemoiselles ! J'ai une grande nouvelle pour vous : c'est le printemps ! Et quoi de mieux pour fêter le retour des hirondelles ? Je vous le donne en mille ! Cinq. Millions. D'euros !

Le public repartit dans une ovation retentissante, tapant des pieds et hurlant son excitation. Le chauffeur de salle leur fit signe de se calmer quand K reprit la parole et se tourna vers Bérangère :

– Bonjour Bérangère !

– Bonjour K...

Bérangère rougit comme une écolière qui reçoit son premier baiser.

– Bérangère vous nous venez donc de Mauléon ?

– Tout à fait. Mauléon, capitale de la Soule et de l'espadrille.

– Nous saluons bien chaleureusement les Aquitains qui nous regardent, et je sais qu'ils sont nombreux.

K fit jouer ses fiches entre ses doigts et reprit :

– Alors Bérangère, vous aimez voyager je crois...

Bérangère, qui ne s'était jamais aventurée hors de France, acquiesça. K continua :

– Mais vous n'êtes pas très sensible au charme de la savane, semble-t-il...

– Non en effet...

- Racontez-nous ça...
- Et bien... Je suis partie en voyage organisé au Kenya, avec des amis.
- Jusque là, tout va bien...
- Et une nuit, nous avons fait du camping.
- Du camping ? Comment ça ? En pleine savane ?
- Oui, en pleine savane, sous la tente. Et au milieu de la nuit, j'ai eu... comment dire... une envie pressante.

Le public se mit à rire. Bérangère, de plus en plus assurée, poursuivit :

- Je suis donc sortie de la tente avec ma lampe torche et me suis rendue dans un bosquet...

K écarquilla les yeux.

- Dans un bosquet... ?

Nouveaux gloussements dans le public. Bérangère tenait le public en haleine. Emmanuelle était admirative.

- Oui, on fait parfois comme on peut... J'étais donc dans un bosquet à faire mes petites affaires quand je me suis retrouvée nez à nez avec un lion !

Des cris d'effroi et des rires fusèrent du public. K reprit, stupéfait :

- C'est pas possible ! Et qu'avez-vous fait ?
- J'ai pris la lampe torche et je l'ai lancée sur le lion ! Il l'a reçue entre les deux yeux ! J'ai dû y aller un peu fort car le fauve est tombé inanimé ! J'ai pris mes jambes à mon cou et je suis retournée dans la tente.

Le public acclama Bérangère, encouragé par K, admiratif. Emma revit Bérangère menacer le gros ventripotent dans son bureau. Pour sûr, elle aurait pu dompter un lion !

- Et bien Emma ! Vous savez maintenant à quoi vous en tenir si vous ne la laissez pas gagner ! Bienvenue Emma !

– Merci K !

Le chauffeur de salle leva le bras ; le public la salua une nouvelle fois avec ardeur. Emma croisa le regard de Léo. Plein d'espoir, il la fixait avec admiration. K se tourna vers Emma :

– Alors Emma, vous nous venez de Marseille... J'embrasse nos amis de la cité phocéenne !

Dans le public, un groupe de jeunes répondit avec enthousiasme à son salut. Soudain, Emma revit la main grasse et boudinée du vieux se poser sur son postérieur. Elle déglutit péniblement et serra un peu plus fort le sac en papier qu'elle tenait au bout du bras. K enchaîna :

– Alors Emma, vous ha...

– En fait, je vous ai emmené des couilles.

Le public, hilare, manifesta sa curiosité.

– Des couilles du pape.

Alors qu'elle prononçait ces mots, Emmanuelle n'eut plus aucun doute sur ce qu'il lui restait à faire.

32

Marie-Belle

L'homme bouscula la pauvre Françoise, les joues encore rouges de leur sauterie alcoolisée. Il lui ordonna de s'asseoir près des autres. Tremblante, celle-ci s'exécuta.

Elle paraissait si fragile dans son grand manteau de fourrure ! Son brushing volumineux lui donnait l'allure d'une star de cinéma déchue.

Marie-Belle réprima un hoquet ; la tête lui tournait encore. Le vieux monsieur, de plus en plus pâle, fermait les yeux. Il semblait sur le point de perdre connaissance. Une cliente l'éventait avec un magazine en lui passant une serviette fraîche sur le front. Où était passé le chien ?

L'homme vérifia l'heure sur son portable. Il communiquait par messages texte avec l'extérieur. Il les avait prises en photo les unes après les autres en leur demandant leur nom. Il fit de même avec Françoise qui déclina son identité d'une voix chevrotante.

– Il est 18 h 15. Si dans quinze minutes je n'ai pas obtenu ce que j'ai demandé, je tuerai l'un d'entre vous.

Deux clientes se mirent à sangloter. Le cœur de Marie-Belle se serra : en tant que patronne du petit salon, c'était à elle d'intervenir. Elle s'adressa au géant tatoué :

– Vince ?

L'homme leva la tête, surpris.

– Vince, c'est votre prénom, n'est-ce pas ? Je m'appelle Marie-Belle.

Elle tendit une main tremblante au géant tatoué.

– On doit pouvoir discu...

L'homme frappa violemment du poing contre la table :

– Mais elle va se la fermer, oui ! hurla-t-il.

Marie-Belle baissa la tête et décida de se faire discrète. Il ne s'agissait pas de rendre les choses plus compliquées qu'elles ne l'étaient déjà. Certes, Vince ne semblait pas très ouvert au dialogue. Mais Marie-Belle ne pouvait pas rester là à attendre que les choses dégénèrent. Que se passerait-il si l'un

d'entre eux perdait la vie ? Elle pourrait mettre la clef sous la porte ! Plus personne ne voudrait venir se faire coiffer chez elle ! Sans parler des cinq millions d'euros que cet homme avait l'intention de voler à Bérangère !
Non, mais quel culot !

Elle devait agir, et vite.

Soudain, le téléphone de l'homme sonna. Tout le salon sursauta.

– Oui ! aboya-t-il dans l'appareil.

Puis après un silence :

– Vous avez le fric oui ou non ?! Alors, foutez-moi la paix et bottez-vous le cul ! Dans onze minutes, je tue un otage !

Ce disant, il saisit une apprentie par le cou et l'attira brutalement contre lui. Elle poussa un cri déchirant dans le téléphone. Il raccrocha et la repoussa violemment au sol. Marie-Belle, sans perdre son sang-froid, profita de la diversion pour saisir discrètement sur l'étagère un bidon de coloration à l'ammoniaque.

33

Emmanuelle

*E*lle le tenait par les couilles. Emmanuelle tendit à K le petit sac en papier.

– Des couilles du pape ! s'exclama K, réjouit.

– Oui et j'ai une anecdote pour vous.

K l'écoutait, l'invitant à continuer d'un regard bienveillant. Emma poursuivit :

– Il y a six mois, ma mère m'a inscrite pour participer à *Kaboum*...

Emmanuelle remarqua le coup d'œil discret et interrogatif que K lança en direction des coulisses. Nadia, impuissante et le doigt en alerte sur l'oreillette, haussa les épaules dans un signe d'incompréhension.

– Je n'avais jamais participé à un jeu télévisé auparavant. Pour tout vous dire K, il y a quelques minutes encore je ne savais même pas qui vous étiez.

Le chauffeur de salle sauta sur l'occasion pour inciter le public à rire bruyamment.

– J'ai probablement, comme beaucoup de gens qui nous regardent, terriblement besoin de ces cinq millions d'euros. Mais K, je dois vous dire que pour cet argent, je ne suis pas prête à tout.

Le public, perplexe, resta silencieux. Emmanuelle regarda Léo.

– Léo, mon poussin, je sais qu'un jour tu comprendras.

Puis, se tournant face à la caméra, elle enchaîna, d'une voix claire :

– J'accuse la Première Chaîne de truquer le jeu de *Kaboum*.

Le public, scandalisé, se mit à huer. Le chauffeur de salle agita les mains en signe d'apaisement. Emmanuelle poursuivit :

– Patrick Fromant, Directeur des Programmes, a proposé de me faire gagner pour de mauvaises raisons. J'envoie aujourd'hui un message à toutes les femmes qui se battent pour élever leur enfant. Rien ne doit vous obliger à vous compromettre, et surtout pas les menaces d'un gros dégoûtant.

K tenta de reprendre la main :

- Emma, que dites...
- Attendez, je n'ai pas terminé.

Un silence de mort tomba sur le plateau.

- Mon aventure télévisuelle va s'arrêter là. J'ai été sauvée par Bérangère et si l'une de nous doit gagner aujourd'hui, c'est elle.

Bérangère, stupéfaite, était tout ouïe. Une voix off hurla :

- Coupez ! On rend l'antenne !

Emmanuelle ôta son micro et eût un regard gêné en direction du présentateur. K s'approcha d'elle et la serra dans ses bras :

- Emmanuelle, c'est affreux ! Je suis vraiment désolé de ce que vous venez de vivre... Patrick Fromant ne représente pas notre chaîne. Je suis sûr que vos accusations seront prises avec beaucoup de sérieux.

Nadia surgit sur le plateau. Elle regarda Emma droit dans les yeux en la tenant par les épaules :

- Emma, êtes-vous bien consciente de ce que vous venez de dire ?
- Plus que jamais.
- Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

Bérangère s'approcha et répondit d'une voix ferme :

- Je peux témoigner que tout ce qu'elle a dit est vrai. Enfin... Sauf la partie sur le fait que je devais gagner, enfin, je veux dire, je sais que je mérite de gagner, mais disons que... enfin bref voilà...

- En ce cas, il va vous falloir témoigner de tout ça auprès de la police.

Elle ôta son oreillette et se laissa tomber sur un banc du public, la tête entre les mains. Soudain, un technicien accourut vers elle, une dépêche à la main :

- Prise d'otage à Charleville ! Neuf otages sont aux mains d'un forcené !

Toutes les têtes se tournèrent vers la présentatrice du journal télévisé qui apparut soudain sur l'écran géant derrière K. Un bandeau jaune vif défilait en bas au niveau de sa poitrine. La présentatrice continua :

– ... tout de suite, les images de notre correspondante à Charleville...

Une brunette en chemisier rose apparut sur l'écran, un micro entre les mains. Derrière elle, un ruban de police et deux voitures balisées bloquaient l'accès à un périmètre de sécurité. Un hélicoptère tournait au-dessus d'un immeuble dont on devinait la devanture.

– Bonjour Laëtitia. La police vient de confirmer que neuf otages sont actuellement retenus dans un salon de coiffure de la petite ville tranquille de Charleville. Le preneur d'otage est en contact avec le GIGN, il exige que lui soit remise dans moins d'une demi-heure la somme de cinq millions d'euros mise en jeu en ce moment même sur le plateau du jeu télévisé de la première chaîne, *Kaboum et des Millions*. Il est lourdement armé et déterminé, dit-il, à ce que sa requête soit entendue. Il n'a...

– Claire, nous reprenons l'antenne, les noms des otages viennent de nous parvenir à l'instant. Leurs visages s'affichent sur votre écran. Il s'agit de huit femmes et d'un homme qui...

Bérangère, la main sur la bouche, poussa un cri d'effroi et s'accrocha au pupitre pour ne pas défaillir.

34

Marie-Belle

Marie-Belle serrait de toutes ses forces le flacon en plastique dissimulé derrière son dos. Apeurée, mais déterminée à sauver la réputation de son salon, elle attendait le moment propice pour passer à l'action.

Son regard croisa celui de sa belle-sœur. Assise les jambes écartées, celle-ci s'éventait du mieux qu'elle pouvait en agitant sa blouse colorée. Elle transpirait à grosses gouttes, le visage rougeaud. Marie-Belle s'assura que leur agresseur ne les regardait pas et le désigna à Maria d'un mouvement bref du menton. Celle-ci ouvrit de grands yeux interrogateurs avant de hocher la tête d'un air entendu.

Soudain, comme un signe venu du ciel, le téléphone de Marie-Belle se mit à hurler dans le salon depuis le comptoir encombré. Johnny Hallyday reprenait sa complainte d'amoureux éperdu. *Que je t'aime, Que je t'aime, Que je t'iiiiime...*

Vince sursauta et braqua son arme en direction du comptoir.

Sans hésiter, Marie-Belle s'arma de son flacon et projeta son contenu vers le visage du géant. Au même moment et sans prévenir, Maria sembla prendre le mouvement de Marie-Belle pour un signal d'attaque et s'arma du jet d'eau brûlant en visant leur agresseur. Celui-ci, vif et alerte, se baissa en une fraction de seconde dans un réflexe habile et esquiva du même temps les deux attaques maladroites. Marie-Belle et Maria poussèrent un hurlement : la première, ébouillantée, tentait désespérément d'éloigner son t-shirt moulant de son décolleté ; la seconde aveuglée se tenait les yeux en hurlant.

– AAARGH ! Mais quelle sotte ! s'exclama Marie-Belle, oubliant la présence de l'homme à leurs côtés.

– *Ajude ! Isso quemou !* se lamenta la pauvre Maria.

– Toi ! Et toi ! Venez ici ! aboya Vince.

Il saisit brutalement les deux femmes par les cheveux et les assit de force sur un fauteuil. Puis, armé d'un rouleau de film transparent, donna ordre à Marie-Belle d'attacher sa belle-sœur.

– Et ne t’avise pas de faire ça à moitié ou je t’assomme !

Marie-Belle, encore furieuse contre la concierge d’avoir fait échouer son plan d’évasion, la ligota comme un indien à son totem avec une application cruelle. Maria poussa un gémissement étouffé. Elle suffoquait sous le plastique. L’homme poussa Marie-Belle dans le fauteuil attendant et ordonna à la jeune apprentie de faire de même avec sa patronne. Celle-ci s’exécuta sans même oser faire semblant.

Marie-Belle, momifiée, étouffa un sanglot sous le plastique qui lui enserrait la poitrine. Elle allait mourir là, dans la pire des tenues. Soudain, elle jeta un œil à la télévision : le visage souriant de Bérangère venait de laisser place à celui, plus gracieux, de la présentatrice du 20 heures. La police était devant le salon ! Pourvu qu’ils interviennent avant que l’homme ne tue l’une d’entre elles !

35

Bérangère

– **M**AMAN !

Béragère s’avança vers l’écran pour s’approcher de sa mère dont le visage venait de s’afficher à droite de la présentatrice. Puis se tournant vers K, d’une voix aigüe et la main sur le cœur :

– C’est ma mère ! C’est le salon de ma mère ! Il faut faire quelque chose !

K s’approcha, compatissant, avant de s’arrêter subitement. La présentatrice venait d’énoncer le nom de Françoise Vanderbilt. Il se retourna brutalement. Le visage frêle et affolé d’une vieille dame s’afficha en énorme sur l’écran géant.

La présentatrice reprit :

– L’agresseur a transmis les photos des otages ainsi que leurs noms. Toute personne connaissant ces personnes est priée de se faire connaître rapidement auprès des services de police en appelant le numéro qui s’affiche en bas de l’écran.

K, blême, se tourna vers Béragère et lui souffla :

– Venez avec moi, il faut y aller.

Béragère n’en crut pas ses oreilles. Le contexte n’était certes pas idéal, mais K venait de prendre le premier prétexte venu pour se retrouver seul avec elle. Elle exulta.

K se délesta de son micro et partit en courant vers les coulisses, suivie par Béragère, dont la crête rousse ondulait au rythme de leur course folle. Il la guida précipitamment jusqu’à l’ascenseur, au milieu de l’agitation des studios et appuya frénétiquement sur le bouton. L’ascenseur ne répondait pas. Ils se ruèrent dans les escaliers de secours qu’ils dévalèrent à toute allure. Les pas rapides et nerveux de K résonnaient sur le ciment froid. Béragère se trouva étonnamment leste et silencieuse avant de réaliser qu’elle n’avait pas de chaussures. Une chance ! Leur parfum délicat n’aurait pas été du meilleur goût pour leur escapade improvisée. Béragère vola à la suite de son chevalier qui la conduisit au sous-sol ; dans un recoin

désert les attendait une Mini Cooper décapotable et rutilante. Elle se vit avec K, au soleil et les cheveux au vent.

K sauta dans la voiture sans prendre la peine d'ouvrir la portière et glissa les clefs dans le contact. Il n'avait jamais été aussi beau que dans ce moment.

La Mini rugit avant de s'éteindre lamentablement.

– Merde ! La batterie ! Venez ! On va prendre un taxi !

Quand, soudain, apparût l'homme en costume gris que Bérangère avait vu dans la loge. Elle réprima la nausée qui remonta dans son estomac au souvenir de cet épisode honteux. Que venait-il faire ici ? K l'étreignit rapidement, visiblement reconnaissant envers l'intrus de les avoir rejoints.

Ils échangèrent quelques mots et l'homme les entraîna rapidement de l'autre côté du parking. Ils s'arrêtèrent devant une moto à l'abdomen imposant. L'engin rugit quand l'homme tourna sa main sur la poignée.

Dénichant un casque sous la selle, il le tendit à K. Comme dans un film au ralenti, Bérangère le vit enfiler son heaume sur ses cheveux bouclés. Il se débarrassa de sa veste, sa chemise cintrée révélant un corps musclé. L'espace d'un instant, enivrée par les notes boisées qui anesthésiaient ses neurones, elle resta comme hébétée. Elle chercha des yeux un casque où glisser sa tignasse rousse, prête à enlacer K à l'arrière de l'engin démoniaque.

L'intrus désigna une ombre de l'autre côté de la moto et invita Bérangère d'un geste vif de la main :

– Il faudra faire sans casque ! Vite ! Montez !

Ce faisant, il enfourcha la bécane, bientôt suivi par K qui s'accrocha à ses hanches. Bérangère resta interdite. Allait-il vraiment lui voler son moment ? Exaspérée, elle jeta un regard noir au raseur inopportun.

La moto lâcha un vrombissement qui résonna dans le parking désert. Bérangère sursauta, effrayée, et se dépêcha de monter. L'équipage partit dans un grand coup d'accélérateur. Bérangère manqua de partir à la renverse, emportée sans ménagement dans le side-car rouge métallisé.

36

Patrick

Patrick s'enferma dans la salle de réception, essoufflé. Il fallait qu'il réfléchisse, et vite.

Quelques instants plus tôt, il était encore dans la salle de réalisation, la tablette serrée dans ses mains larges et épaisses, affairé à décider des questions attribuées à chaque candidate. Il s'était résolu à faire gagner la jolie, malgré son attitude un peu trop farouche, en espérant qu'après le jeu elle le remercierait comme il se devait. Il finissait ainsi d'assigner une série de questions sur le sport et la politique à la candidate rousse lorsque celle-ci avait fait son entrée. À la vue de sa coiffure abominable, Patrick avait serré les mâchoires, encore irrité par la scène provoquée par cette furie dans son bureau. Heureusement, malgré son terrible accoutrement, elle maîtrisait avec brio l'art de l'anecdote.

Il commençait doucement à se détendre, confiant dans les audiences, quand la seconde candidate avait commencé son numéro grotesque. En l'espace de quelques secondes, Patrick avait senti le vent tourner. Les techniciens avaient braqué sur lui un regard noir et accusateur. Patrick avait levé la tête de son écran et, dans un rire forcé, avait lancé à l'équipe du petit studio :

– Vous n'allez quand même pas croire ce que raconte cette grue !

Puis il avait soufflé dans son micro à l'attention de Nadia :

– C'est des conneries tout ça ! Il faut que K improvise, l'émission doit continuer !

Les techniciens le fixaient en silence quand tout à coup, un talkie-walkie avait annoncé la prise d'otages à Charleville. Ils devaient rendre l'antenne pour un flash spécial. L'émission continuerait demain. Patrick avait sauté sur l'occasion pour s'éclipser discrètement et s'était réfugié dans la salle déserte où, une heure plus tôt, il serrait la main de ses clients fidèles.

Il ferma la porte à clef et se servit un verre de whisky pour s'éclaircir les idées. Il l'avala d'une traite et s'en servit un deuxième. Il passa une main sur son visage. Cette gonze l'avait mis dans un sacré merdier. Tout

ça pour quoi en plus ? Si c'était pour l'argent, pourquoi n'avait-elle pas accepté qu'il la fasse gagner ?

Patrick ne comprenait rien aux femmes. Ou plutôt si : il comprenait qu'elles n'avaient décidément aucune cervelle, pas plus douées sur un plateau télé que derrière un volant ! En attendant, il fallait qu'il réagisse. Il avala un troisième verre de whisky qui acheva de lui remettre les idées en place. Il était encore temps que la fille revienne sur sa déclaration. Le jeu reprendrait demain à la même heure et elle ferait son mea culpa. Il irait la trouver et la menacer, c'était la seule chose à faire. Et si elle n'obéissait pas, il saurait l'y contraindre.

Il ouvrit délicatement la porte de la salle de réception et s'assura que la voie était libre. Il se dirigea vers l'ascenseur ; il allait l'attendre dans le parking, elle ne tarderait pas à sortir. Il serra les dents. Elle allait payer très cher pour ce qui venait de se passer.

Emmanuelle

Léo courut dans ses bras. Elle l'étreint un long moment. Une larme roula sur sa joue.

– Je t'aime maman...

– Moi aussi je t'aime mon poussin. Si tu savais à quel point !

Profondément touchée, elle avait vu Bérangère s'enfuir du plateau à l'annonce de la prise d'otage. Sa mère était retenue dans son propre salon de coiffure. Quelle tragédie ! Pourvu que les policiers viennent à bout de cet illuminé... Rien n'était moins sûr.

– Maman, on a perdu ?

– Oui mon cœur, mais ce n'est pas ça qui est important... Allez viens, on va rejoindre Mamie et rentrer se reposer.

Léo glissa sa petite main dans la sienne. Emma lui ébouriffa les cheveux. Assise dans le public, Mamie, émue, les couvait d'un regard tendre. Une grosse larme s'échappa de sa paupière, bientôt évanouie dans les plis de sa peau parcheminée.

De retour dans la loge et seule face au miroir, Emmanuelle ne parvenait toujours pas à réaliser ce qui venait de se passer. Elle saisit un coton qu'elle imbiba de lait avant de le poser sur ses paupières. Venue à bout des dernières traces de rouge à lèvres, elle referma son sac à main démodé et se leva pour rejoindre Léo et Mamie qui l'attendaient à la sortie. Ils allaient rentrer tous ensemble à l'hôtel et fermer la porte sur cette terrible journée. Pour le reste, ils verraient demain.

La nuit tomberait bientôt sur les studios d'enregistrement. Les couloirs étaient vides. Emmanuelle glissa un petit mot dans le sac de Bérangère.

Je pense à vous.

Appelez-moi quand vous lirez ces mots.

Elle griffonna son numéro et referma la porte de la loge. La porte battante claqua derrière elle ; Emmanuelle s'engouffra dans les escaliers. Elle se retrouva bien vite dans la rue déserte et faiblement éclairée. Elle frissonna et resserra sur elle sa veste légère.

Tout à coup, une main la saisit par le bras. Elle sursauta, effrayée, tentant de se dégager. À la vue de l'homme qui la dominait de toute sa hauteur, elle poussa un cri d'effroi.

Marc

Il jeta un œil de biais à la rousse hirsute qui manquait de passer par-dessus bord à chaque virage. Marc, agacé par cette mouche du coche, s'appliquait à les prendre serrés. Il ne s'expliquait pas la présence de cette furie échevelée aux côtés de Camille. Qu'avait-elle à le poursuivre de la sorte ? La dragonne avait fait irruption dans la loge et fusillait maintenant Marc du regard depuis le fond du side-car. Marc accéléra sur l'autoroute ; la sorcière pailletée s'agrippa vivement au bastingage.

Lors du flash info qui avait laissé tout le monde abasourdi, Marc avait été alerté par la soudaine détresse de Camille. À la vue du visage de la vieille dame qui s'affichait sur l'écran, il avait compris : Camille avait un proche – sa mère ? Une tante ? – impliqué dans la prise d'otage.

Marc les avait suivis en courant, ses maigres cuisses tremblant sous l'effort. Heureusement, il avait laissé sa moto au parking visiteurs. Sa moto, et surtout le side-car loué pour les valises toujours encombrantes de Maé dans la perspective de leur escapade prétendument romantique.

Camille lui fit signe de prendre la prochaine sortie. Marc ralentit et obliqua vers la droite. Ils arrivèrent bien vite dans la rue principale d'un petit bourg de banlieue. Un policier en faction devant un cordon de sécurité tenait les badauds à distance.

Camille bondit de la selle en direction du salon de coiffure et d'un geste leste, enjamba le cordon jaune et noir. Marc le rejoignit en quelques foulées, oubliant Bérangère et sa robe à sequins, empêtrée dans le side-car.

Un policier les rattrapa alors qu'ils s'approchaient d'une voiture balisée. Des agents, rivés à leur talkie-walkie, gardaient les yeux fixés sur la

vitrine du petit salon de coiffure. Marc ne se rappelait pas en avoir vu d'aussi ringard depuis bien longtemps.

Soudain, un coup de feu retentit à l'intérieur du salon. Les badauds poussèrent un cri d'effroi.

39

Jeannot

Reclus dans le cagibi, Jeannot était pétrifié. À l'étage supérieur, il distinguait la voix d'un homme. À ce qu'il avait compris de son échange houleux avec la propriétaire du salon, il était armé et dangereux. Que fallait-il faire ? Et surtout, que lui avait-il pris de descendre dans ce placard ? Il avait bien failli être repéré, mais un fracas épouvantable à l'étage semblait avoir fait diversion.

Soudain, des sirènes de police retentirent à l'extérieur. Ainsi quelqu'un avait prévenu les secours ! Il ne restait plus qu'à attendre en espérant que l'homme n'ait pas l'idée de descendre le chercher. Jeannot changea de place pour soulager ses membres endoloris. Tout à coup, la porte du cagibi s'entrouvrit doucement.

Jeannot cessa de respirer. Une truffe noire fit son apparition, suivie par deux petits yeux dorés.

– Nestor ? chuchota Jeannot à l'attention du chien. Celui-ci remua la queue en signe d'acquiescement.

Jeannot s'agenouilla et serra la tête de son fidèle compagnon sur sa poitrine. Le contact du poil soyeux lui redonna du courage. Il ouvrit la porte et tendit l'oreille. De l'étage lui parvenait la voix d'une journaliste commentant une prise d'otages. C'était eux ! Le salon de coiffure faisait la une de l'actualité. La journaliste poursuivit :

– Le preneur d'otages menace de passer à l'action d'un instant à l'autre. La police se tient prête, mais se refuse à intervenir afin de privilégier le dialogue.

Le dialogue ? Le temps pressait, il se pouvait même que Grand-Papa ait déjà perdu connaissance ! Jeannot saisit le balai à franges et, d'un pas silencieux, remonta l'escalier menant à l'étage. Il ne se souvenait pas s'être jamais battu et n'avait même jamais fait de mal à une mouche. Qu'allait-il bien pouvoir tenter ? Dans sa poitrine, son cœur battait à une vitesse folle.

Soudain, Nestor s'élança dans le salon en aboyant. Jeannot franchit précipitamment la dernière volée de marche et vit le cocker, toutes dents dehors, sauter sur le bras d'un géant barbu. Jeannot eut tout juste le temps

de reconnaître l'homme qu'il avait servi quelques heures plus tôt. Surpris par l'attaque du chien, celui-ci tenta vivement de dégager son bras quand un coup de feu partit du revolver. Les femmes hurlèrent et se ruèrent à terre, épouvantées. Jeannot aperçut Grand-Papa, avachi contre le mur, inconscient. N'écoutant que son courage, il s'arma du balai et bondit sur l'agresseur qu'il assomma d'un coup sec sur la nuque. Le géant s'effondra sur le sol. Un filet rouge s'échappa de sa bouche.

À la vue du sang, Marie-Belle, ligotée dans un fauteuil, se mit à hurler. Madeline, toujours aussi vive, l'arrosa d'un jet d'eau glacée pour la faire taire. Jeannot se précipita vers Grand-Papa. Au même instant, la porte en verre du petit salon explosa. Un policier fit son entrée, l'arme au poing.

– Que personne ne bouge !

Emmanuelle

– **P**ardonne-moi, je ne voulais pas t’effrayer.

N’eussent été ses yeux vairons et ses pommettes saillantes, Emmanuelle ne l’aurait pas reconnu. Elle resta muette.

Devant elle se tenait le père de Léo.

Sept ans avaient suffi pour métamorphoser le post-adolescent timide qu’elle avait connu. Il avait troqué son t-shirt à message et son *baggy* extra-large contre une veste en cuir et un jean ajusté. Sa marinière bleu-marine réverbérait l’éclat de ses yeux. Sur son front, quelques rides naissantes marquaient son air soucieux.

Une cicatrice discrète griffait de blanc son sourcil brun. Emma les revit, lui et son skateboard, virevolter en l’air pour l’impressionner. Il lui sembla qu’une vie entière s’était écoulée depuis ces moments où ils écoutaient, lovés l’un contre l’autre dans sa petite chambre d’étudiante, chanter les Rolling Stones, en attendant le point du jour.

Nerveux, il passa la paume de sa main sur sa barbe de trois jours. Ses yeux brillaient d’une infinie douceur.

– Les vigiles n’ont pas voulu me laisser entrer... Je me suis dit que j’allais t’attendre près de la sortie... Je...

Il cherchait ses mots, visiblement impressionné.

– En tout cas tu n’as pas changé. Ça te va bien cette robe...

Un silence gêné s’installa entre eux. Dans l’air flottait une odeur d’herbe fraîchement coupée. Emma se demanda où pouvait bien se trouver cette oasis de verdure dans le désert de bitume qui l’entourait. Elle frissonna, mal à l’aise. Était-ce l’apparition inattendue d’un homme qu’elle

avait tout fait pour considérer comme mort, ou le charme magnétique qui irradiait de sa personne ? Furieuse contre elle-même, elle détourna les yeux de sa bouche charnue. Elle tenta de se ressaisir. Il continua :

– Emma, je vous ai cherchés. Longtemps et sans succès. Si tu savais comme je regrette de t’avoir laissée. Quand je t’ai vue apparaître à l’écran ce soir, je suis venu sans réfléchir. Je m’...

Brusquement ramenée sept ans en arrière, elle le coupa, froidement :

– Tu es là pour l’argent.

Ce n’était pas une question. Juste une constatation. Amère et douloureuse.

Il regrettait. *Regretter* ! Ça semblait si doux au regard de ce qu’elle avait ressenti ces sept dernières années. Quand Léo abandonnait sur la table un escargot en ficelle réalisé à l’occasion de la fête des Pères. Quand il se tournait vers les gradins, cherchant ses yeux ravis, après avoir marqué un but pendant un match de foot. Quand elle avait consolé chaque nouvelle dent et chaque cauchemar, seule, dans son petit lit blanc.

Elle, ça lui broyait le cœur et ça grondait dans sa poitrine. Ça crevait son âme et ça lui vrillait les entrailles.

Il regrettait.

Elle remit son sac sur son épaule, bien décidée à le laisser planté là, comme il les avait abandonnés.

Il lui prit la main en la regardant droit dans les yeux. Sa peau était douce et chaude bien que calleuse par endroits, comme une terrasse en pierre, pieds nus, un matin d’été.

Il prit son temps pour lui répondre, soucieux de faire entendre sa vérité.

– Emma, je ne demande rien. Je n’ai besoin de rien. Je souffre suffisamment lorsque je pense à tout ce que j’ai manqué. J’aimerais juste le rencontrer. Je t’en prie.

Elle retira vivement ses mains.

– Il est trop tard pour ça. Te fatigue pas. Léo ne...

– Maman, qui c’est le monsieur ?

La petite tête blonde apparut soudain. Les jouets en vrac dans son sac à dos s'entrechoquaient à chacun de ses pas. Il leva des yeux curieux vers cet homme qu'il n'avait jamais vu et le dévisagea de la tête aux pieds. Emma le savait trop malin pour ne pas se douter de quelque chose.

Emma se retourna, Mamie se tenait sur le seuil du grand bâtiment gris. D'un signe de tête discret, elle l'encouragea, les yeux pleins de sagesse.

Patrick

Patrick essaya une nouvelle fois de forcer les portes de l'ascenseur. Sans succès. Furieux, il donna un violent coup de pied dans la cabine en inox.

– Foutue journée !

Épuisé, il se résolut à appuyer sur le bouton d'arrêt d'urgence. Après tout, l'agent de la sécurité l'avait à la bonne, il l'aiderait à sortir discrètement du bâtiment. La sonnerie se déclencha immédiatement ; personne ne répondit. Patrick, excédé, se laissa choir le long de la cloison, son ventre proéminent tombant sur ses genoux. Il se rongea les ongles nerveusement quand un crépitement se fit entendre dans la cabine. Une voix de femme l'interpella :

– Alors Monsieur Fromant, un petit creux ?

Patrick leva la tête : au plafond, une caméra le dévisageait. Il ferma les yeux, tentant de réprimer la vague de fureur qui menaçait de le déborder. C'était la voix de la présidente.

– Catherine, c'est un malentendu, glissa-t-il d'une voix mielleuse en souriant à la caméra.

– Patrick, restez assis, je ne voudrais pas vous fatiguer. La sécurité s'est chargée de vous mettre à l'abri ; la police ne devrait pas tarder à arriver. Ils attendent avec impatience le récit de vos anecdotes. Allez, je vous laisse avec un peu de musique. Adieu Patrick !

Un classique de Vivaldi se mit à jouer dans la cabine. Patrick se rua sur les portes et, une nouvelle fois, tenta de toutes ses forces d'écarter les deux battants. De guerre lasse, il tambourina violemment sur la cloison en jurant.

– Ça ne peut pas se terminer comme ça ! Il y a méprise ! C'est un foutu complot ! hurla-t-il.

Il se laissa glisser à terre. Il lui sembla entendre les portes de la prison se refermer sur lui.

Marie-Belle

Allongée sur une civière dans son t-shirt rose, Marie-Belle, escortée de deux ambulanciers musclés, retrouva avec soulagement la lumière du jour. Éblouie, elle plissa les yeux. Une crête orangée s'interposa entre elle et le soleil.

Qu'est-ce que... ?

– Maman !

Bérangère, auréolée de lumière et de paillettes, se tenait au-dessus d'elle. À ses côtés, Marie-Belle vit apparaître le visage séduisant de K. Elle ferma les yeux. Se pourrait-il qu'elle n'ait pas survécu à la fusillade ?

Bérangère lui saisit les mains et les embrassa avec tendresse. Ce n'était donc pas un rêve ! Sa fille était là, devant elle, à côté de l'animateur vedette ! Marie-Belle manqua défaillir.

– Oh ma chérie !

L'ambulancier posa une couverture de survie sur ses épaules.

– Vous avez pris l'eau on dirait, la taquina l'ambulancier.

Marie-Belle, les cheveux collés au crâne, maudit Madeline en son for intérieur. Quel besoin avait-elle eût de l'arroser de la sorte !

Bérangère se tourna vers l'infirmier, affairé à prendre le pouls de sa mère.

– Comment va-t-elle ?

Le jeune homme sourit :

– Légèrement alcoolisée, mais pour le reste, tout va pour le mieux. Il va lui falloir un peu de repos.

Marie-Belle rougit et se jura de ne plus abuser du mousseux. Bérangère, émue, la prit dans ses bras :

– Oh, maman ! J’ai eu tellement peur !

Une larme coula sur sa joue. À la vue de l’étiquette qui pendait dans le dos de Bérangère, Marie-Belle se redressa :

– Et les cinq millions d’euros ?!

Françoise

Françoise, tremblante, trempa ses lèvres dans le gobelet en plastique qu'un ambulancier prévenant venait de lui apporter. Assise dans l'ambulance, frêle dans son manteau de fourrure, elle serrait son sac à main contre sa poitrine. Le cocker héroïque s'approcha du camion et, debout sur ses pattes arrière, aboya joyeusement à l'attention de la vieille dame.

– Nestor ! le sermonna le grand rouquin aux oreilles décollées.

– Oh, jeune homme, laissez-le, il nous a sauvé la vie.

Puis, dans un sourire doux, elle ajouta :

– Et vous aussi. Je ne sais comment vous remercier.

Le garçon rougit :

– De rien... Vous savez, c'est surtout Nestor qui... Oh ! Si vous voulez bien m'excuser...

Nestor, apercevant Grand-Papa qui sortait du salon, courut à sa rencontre, suivi de près par Jeannot. Les yeux de Grand-Papa sourirent faiblement, sa bouche dissimulée derrière un masque à oxygène.

Soudain, Louis apparut devant Françoise. Ému, il s'approcha d'elle doucement.

Les derniers rayons du soleil donnaient un reflet doré à sa peau veloutée. Il sembla à Françoise que le petit garçon de la plage des Sablettes se tenait devant elle.

Elle se leva et descendit avec précaution de l'ambulance. Louis s'approcha et lui prit la main tendrement. Françoise l'attira à elle et le serra contre son cœur. Cela faisait si longtemps. Louis, d'abord surpris, enlaça à

son tour le corps menu de sa mère. Son parfum poudré fit jaillir en lui une multitude de souvenirs.

Françoise, émue aux larmes, prit son visage entre ses mains :

– Tu ne te rases donc pas pour aller au travail ? Pour une fois que je regardais la télévision !

Ils rirent ensemble entre deux sanglots de joie et s'enlacèrent à nouveau. Elle lui chuchota à l'oreille :

– Je suis fière de toi. Vraiment. Entièrement. Dououreusement. Je suis une vieille chouette idiote et maladroite ; je te prie de me pardonner pour tout ce que j'ai pu dire ou ne pas faire, je...

– Maman, tout est oublié. Tu es là, et c'est tout ce qui compte à présent.

Puis, se dégageant de son étreinte, il lui dit :

– Maman, il y a quelqu'un que j'aimerais te présenter.

Marc s'approcha doucement et lui tendit la main. Françoise essuya ses joues et l'attira à elle en l'embrassant chaleureusement. Elle désigna le casque rouge au bras du jeune homme :

– Vous voyagez toujours en side-car ?

Ils rirent de bon cœur. Louis passa un bras affectueux autour des épaules de sa mère alors que le soleil disparaissait doucement à l'horizon.

Marc

Camille ferma la portière en s'assurant que sa mère était bien installée à l'arrière puis se dirigea de l'autre côté de la voiture pour la rejoindre. Avant de monter dans le taxi, il serra Marc dans ses bras.

– J'y vais. On se revoit bientôt ?

– Tu as mon numéro, répondit Marc avec un sourire entendu.

Puis, sur un ton plus sérieux :

– Prenez soin l'un de l'autre. Vous avez pas mal de choses à rattraper...

Il enfila son casque et releva sa visière.

– Salut Louis-Camille ! glissa-t-il avec un clin d'œil.

Il enfourcha sa moto et lui fit un dernier signe de la main avant de partir dans un grand coup d'accélérateur.

Marc roula plusieurs heures jusqu'à atteindre la mer. Ses pensées défilaient aussi vite que les kilomètres. La nuit était tombée depuis un bon moment quand il ôta son casque. L'air iodé emplit ses poumons. Il abandonna sa moto et descendit sur la plage. La mer s'était retirée au loin. Il marcha jusqu'aux rochers et remonta la jetée en silence. Le nez vers l'océan, il glissa une main dans la poche de sa veste. L'instant d'après, la petite boîte en cuir rouge disparaissait dans l'eau noire.

De retour sur la plage, alors qu'il s'abandonnait à la fraîcheur de la nuit, son téléphone vibra. Une image apparut sur l'écran : Françoise et Camille, attablés devant un immense plateau de fruits de mer, souriaient à l'objectif.

*Je finis mon écrevisse et
je te rejoins ?*

Marc tapota sur le clavier :

*Tout droit face à la mer,
à gauche sous les étoiles. Je t'attends.*

Glissant son téléphone dans la poche de sa veste, il sourit à l'océan. La nuit était calme et le ressac de la mer le berçait doucement. Voilà bien longtemps qu'il n'avait pas eu le cœur aussi léger.

45

Emmanuelle

Léo lui faisait de grands signes de la main depuis l'aire de jeux, un sourire jusqu'aux oreilles. Thomas lui courait après en poussant des cris effrayants tandis qu'il tentait de fuir dans un grand éclat de rire.

Alors qu'il soulevait Léo dans les airs, les lacets défaits du petit bonhomme virevoltant avec eux, Thomas croisa le regard d'Emmanuelle. Il articula un *merci* silencieux. Sans savoir pourquoi, elle rougit.

Emma avait présenté Thomas comme un très vieil ami. Léo les avait regardés l'un après l'autre, en silence, avant de les prendre tous deux par la main et de réclamer à dîner. Le nez au vent à la recherche d'un endroit où se rassasier, ils étaient partis main dans la main, dans le frais crépuscule de cette première soirée de printemps.

Ils avaient raccompagné Mamie à l'hôtel – cette journée pleine d'émotions avait eu raison d'elle – c'est du moins ce qu'elle avait prétendu. Puis ils avaient atterri tous les trois au McDonald's, pour le plus grand plaisir de Léo, décidément conquis par ce voyage.

Les doigts pleins de sauce et la bouche pleine de frites, Léo avait raconté leur incroyable aventure : les bonbons et le voyage en train, les lumières et les caméras. Emma les observait discuter. Léo avait les yeux et les pommettes de son père.

Le téléphone d'Emma vibra, annonçant un appel d'un numéro qu'elle ne connaissait pas.

– Allô ?

– Emmanuelle, ici Catherine Montaigu, la présidente de la Première Chaîne.

– Bonsoir...

– Je voulais m'assurer que vous alliez bien après l'épisode de cet après-midi...

Emmanuelle fut sensible à la chaleur qui se dégageait de sa voix.

– Ça va, je vous remercie...

– Je ne veux pas vous déranger, mais sachez que vous ne craignez plus rien. Patrick Fromant va passer la nuit sous les verrous et je doute qu’il revoie la lumière du jour avant un moment...

Emmanuelle soupira, soulagée. Le souvenir de l’homme et de son bureau de verre la fit frissonner.

– La police aura besoin de votre témoignage, mais nous en reparlerons calmement demain. Sachez en tout cas que ce que vous avez fait était très courageux et que vous avez mon profond respect.

Emmanuelle, touchée, ne sut quoi répondre. Après un silence, la femme reprit :

– Emmanuelle, il y a autre chose que je voulais vous dire.

– Oui ?

– L’émission ayant été interrompue et les deux candidates forcées de quitter le jeu suite à une faille dans l’intégrité du déroulement de celui-ci, la cagnotte sera partagée entre Bérangère et vous, sur décision d’huissier.

Emmanuelle n’était pas sûre de bien comprendre.

– Emmanuelle, vous venez de remporter deux millions et demi d’euros.

Emmanuelle, choquée, mit la main sur sa bouche.

– Emmanuelle, je suis sincèrement ravie pour vous. Je vous attendrai demain aux studios. Venez à l’heure que vous voudrez.

– Oui, je... Merci !

Poliment, la présidente raccrocha après l’avoir félicitée une dernière fois.

Emmanuelle était abasourdie. Elle regarda autour d’elle. Alors ça y était ? Ils étaient riches ? Sa gorge se serra. Une page venait de se tourner. Elle n’aurait plus à s’inquiéter de la fin du mois qui approchait. De la fuite dans la toiture, du paiement de la cantine. Emmanuelle ne parvint pas à contenir les larmes de joie qui jaillirent de ses paupières.

Derrière la vitre, Léo, affairé à ramasser des brindilles, venait de se faire un nouvel ami.

Ils iraient à Disneyland pour fêter ça ! Ils croqueraient des œufs en chocolat et des ours à la guimauve, enlacés avec Mamie dans le lit immense du plus bel hôtel du parc. Et ils riraient de cette légèreté retrouvée. Dieu que c'était bon de rêver à nouveau !

Thomas la rejoignit dans le restaurant. Emmanuelle essuya discrètement ses joues et se composa un visage de circonstance.

Il s'assit face à elle et saisit une frite abandonnée sur son plateau. Il tira sur sa paille en plastique, mal à l'aise. Soudain, elle eut pitié de lui.

- Merci pour le dîner, glissa-t-elle.

Chassant de la main une mouche invisible, il répondit, gêné :

- Oh, c'est la moindre des choses...

Elle hésita, puis ajouta :

- On pourra refaire ça à l'occasion si tu veux...

Il leva vers elle un regard plein de gratitude.

- Quand vous voulez. Un bon Big Mac, y a qu'ça de vrai ! lança-t-il sur un ton enjoué.

Son sourire s'éteint dans un regard soucieux. Laisant passer un nouveau silence, Emmanuelle reprit :

- Je préfère ne rien lui dire pour le moment. C'est compliqué, je...

- Ne t'inquiète pas, coupa-t-il d'une voix rassurante, je comprends. Et c'est déjà beaucoup pour moi de pouvoir lui parler.

Plus tard dans la soirée, il les avait raccompagnés. Sur le chemin du retour, Léo, épuisé, s'était endormi sur l'épaule de son père. Au moment de se séparer, Thomas lui avait tendu son sac à dos en lui ébouriffant les cheveux.

- N'oublie pas ça, champion...

Les yeux pleins de sommeil, Léo avait tiré de son petit sac à dos un dinosaure en plastique à la queue mâchouillée.

- Tiens, c'est pour toi. Tu me le rendras quand on se reverra.

À travers la fenêtre de leur chambre d'hôtel, Emmanuelle avait vu Thomas s'attarder un petit moment sur le banc, un sourire sur les lèvres et les mains dans les poches, avant de disparaître une fois encore à l'horizon. Elle lui avait laissé son numéro de téléphone sans prendre le sien, remettant entre ses mains l'opportunité de leur prochaine rencontre.

Léo s'était rendormi, ses petits pieds blottis contre les jambes d'Emmanuelle.

Elle se remémora les événements de cette journée extraordinaire. Le voyage, les studios. Le vieux goujat et Bérangère. Le sourire de K et le choc de la prise d'otage. Les caméras, la victoire inattendue. Et puis, Thomas. Comme si ce dernier faisait partie du jackpot. Elle sourit.

Un rayon de lune, échappé de la fenêtre, éclaira les cheveux fins du petit garçon. Dans le lit voisin, Mamie ronflait doucement. Le nez dans la nuque sucrée de Léo, Emmanuelle ferma les yeux. Demain, le soleil se lèverait sur un avenir plein de promesses.

Marie-Belle

Une sorbetière

Une crème antirides aux extraits de caviar

Une thalasso à Douarnenez

Une orchidée à cinq tiges

Un dîner sur les Champs-Élysées

Marie-Belle, agrippée au bras de Bérangère, franchit la porte du petit appartement de la rue des Noyers.

– Papa ! On est là !

Bérangère accompagna sa mère jusqu’au salon et la déposa dans le canapé. Sur le fauteuil attendant, Jean-Michel ronflait de toute sa superbe, le magazine télé abandonné sur ses genoux et ses lunettes de vue sur le nez.

– Papa ?

Jean-Michel sursauta, les yeux pleins de sommeil.

– Oui ! Oui ! C’est moi ! Qu’y a-t-il ? Oh ma chérie ! Quel plaisir de te voir ! Mais qu’est-il arrivé à tes cheveux ?

Bérangère les aplatit d’un mouvement agacé.

– Mais enfin Jean-Michel ! s’indigna Marie-Belle, tu n’as pas suivi les informations ?

Puis se tournant vers Bérangère :

– Ah ça, c’est ton père tout craché ! Je pourrais m’étouffer à côté de lui qu’il ne remarquerait rien ! Ah non, vraiment, Bérangère, depuis le temps

que je te le dis : ton père perd la tête !

La sonnerie d'un téléphone coupa court aux lamentations de Marie-Belle.

– Bérangère Liotard à l'appareil.

– Bonsoir Bérangère, ici Catherine Montaigu, la présidente de la Première Chaîne.

– Oh, bonsoir madame !

Bérangère mit son téléphone sur haut-parleur.

– Bérangère, je m'excuse de vous déranger, je sais que la journée a été longue. J'ai vu que tous les otages s'en étaient sortis indemnes. Comment va votre mère ?

– Très bien, je vous remercie. Un peu secouée évidemment, mais pour le reste, ça va plutôt bien au regard des circonstances...

Marie-Belle, qui suivait de près la conversation de sa fille, affecta une mine souffreteuse, bien résolue à se faire plaindre pour quelques jours encore.

– Bérangère, j'ai une bonne nouvelle pour vous.

Bérangère ouvrit de grands yeux surpris. Marie-Belle se redressa, soudain ragaillardie.

– La cagnotte a été partagée entre Emmanuelle et vous, sur décision d'huissier. Vous venez de remporter deux millions et demi d'euros. Je suis tr...

Marie-Belle sauta du canapé et poussa un hurlement de joie en soulevant sa fille dans ses bras.

– RICHES ! NOUS SOMMES RICHES ! Jean-Michel, t'entends ça ? Oh mon pauvre, t'es sourd comme un pot ! Mais bonne nouvelle : on a de quoi t'acheter une centaine de sonotones ! Youpiiii !

– Maman ! On part à Douarnenez ! jubila Bérangère.

La mère et la fille entamèrent une ronde endiablée, chantant et sautillant dans le petit salon étroit de la rue des Noyers. Depuis son fauteuil, Jean-Michel battait la mesure en riant.

Plus tard dans la soirée, Bérangère et Marie-Belle grignotaient des macarons à la violette, lovées dans le lit à courtepointe. Elles feuilletaient le petit carnet de Marie-Belle, ajoutant une idée ici et là, sans se préoccuper des miettes qui s'éparpillaient dans les draps. Demain, la grande vie commencerait. Marie-Belle, résolue à embrasser sans attendre sa nouvelle vie de nantie, se rendrait dès l'ouverture dans la boutique de lingerie de la Grand Rue de Charleville, prête à dévaliser le rayon des culottes en dentelle et des déshabillés de soie.

Épilogue

Trois mois plus tard, onze heures du matin.

Une petite île paradisiaque au large de Porto Rico...

Marie-Belle, les orteils en éventail et une chaîne colorée autour de la cheville, savourait son premier *mojito* de la journée. Dissimulée derrière sa visière en éponge, son paréo fleuri enroulé autour de ses hanches généreuses, elle souriait à l'océan.

– Je ne sais pas pour vous, mais moi je crois bien que je ne me lasserai jamais de toute cette beauté ! Ah et ce soleil ! Hmmm... J'ai toujours su que j'étais faite pour la vie de pacha.

Elle ferma les yeux de plaisir, alanguie sur le bain de soleil matelassé de l'hôtel cinq étoiles.

– Et ce calme ! Personne à l'horizon, la plage est à nous...

Elle remua sa paille dans ses glaçons et aspira bruyamment les dernières gouttes de rhum. Puis, tournant ses lunettes de soleil papillon vers sa voisine :

– Bérangère, tu devrais remettre de la crème avant de prendre un coup de soleil ! Tiens, prends ça...

Ce disant, elle ouvrit son large cabas de plage et en tira un petit sachet de crème solaire.

– Quand je vous dis qu'il faut garder les échantillons ! Ça peut toujours servir. Moi, par exemple, chaque matin, quand la femme de ménage passe faire les chambres, j'attrape discrètement quelques miniatures de shampoing et de gel douche sur le chariot ! Je dois déjà en avoir une bonne trentaine dans ma valise... Pas mal, non ? Ni vue, ni connue ! pouffa-t-elle.

Bérangère leva les yeux au ciel, consternée. Sa casquette peinait à contenir la masse de boucles rousses qui flamboyaient dans le soleil.

– Rhoo, ça va hein, si on ne peut plus s’amuser... la rabroua Marie-Belle.

Elle salua le serveur qui venait s’assurer qu’ils ne manquaient de rien. Bronzé et vêtu d’un pantalon de lin blanc, il s’accroupit près de Marie-Belle, un pichet à la main.

– *Margarita* ? proposa-t-il.

– Vous, vous avez appris à me connaître, minauda Marie-Belle, charmée.

Les glaçons s’entrechoquèrent dans un bruit frais et cristallin. Le serveur glissa un quart de citron vert sur le bord du verre avant de disparaître poliment. Marie-Belle prit une gorgée généreuse de son cocktail acidulé, et s’exclama, goguenarde :

– Cinq fruits et légumes par jour, qu’ils disent !

Puis, désireuse, d’engager la conversation :

– Camille, vous voulez goûter ?

Camille, allongé sur le transat à côté d’elle, annotait les pages de son dernier papier pour le *National Geographic*. Il la remercia gentiment avant de replonger dans ses feuillets, visiblement très concentré.

Marie-Belle soupira : le jeune homme était encore plus beau en maillot de bain qu’en costume de lumière. Ses larges boucles noires perlées par l’eau saline scintillaient sous le soleil. Devant eux, face à la plage, Marc et Jean-Michel, assis en position du lotus, participaient à un cours de yoga.

Françoise, un crayon à la main, profitait de la brise marine, assise sous un grand parasol blanc aux côtés de Grand-Papa. Elle s’interrogea :

– « Divagation » en douze lettres... Grand-Papa, une idée ?

– « Élu cubration » ? répondit Grand-Papa, alerte malgré la chaleur.

Françoise, admirative, sourit sous sa capeline. Son regard glissa vers Camille, assis à ses côtés. Elle était tellement fière de lui. Se sentant observé, il leva les yeux de ses papiers et lui sourit.

– Tout va bien Maman ?

– Oui, mon fils. Mieux que jamais.

- Ils donnent un petit récital en fin de journée dans l’amphithéâtre. Marc proposait que l’on t’y accompagne.
- Avec plaisir, répondit-elle, ravie.

Tout à coup, le téléphone de Bérangère vibra. Elle avait reçu un message d’Emmanuelle :

Gros bisous de Disneyland ! À très vite !

Sous le message s’afficha une photo d’Emma avec Léo, à moitié dissimulé derrière le coton rosé d’une immense barbe à papa. Un homme les tenait par les épaules ; tous trois semblaient aux anges. Bérangère s’apprêtait à répondre quand Jeannot émergea des vagues, masque et tuba sur la tête, ses oreilles décollées rougies par le soleil. Il sortit de l’eau et s’approcha de Bérangère avant de l’embrasser sur le front.

- Tu viens te baigner ?

Bérangère, tartinée de crème solaire sous son bob à fleurs, afficha un sourire béat. Elle reposa le dernier Goncourt sur sa serviette et ajusta son maillot. Ils partirent en courant main dans la main, avant de sauter dans les vagues.

- On va les marier dans l’année ces deux-là ! commenta Françoise, attendrie, sous son chapeau à larges bords.

Marie-Belle se figea.

Elle attrapa son sac de plage et en sortit un petit carnet vert. Rêveuse, elle commença une nouvelle liste :

Une allée de pétales de roses

Des dragées aux amandes

Un lâcher de papillons

Un chapeau à voilette

Une jarretière en dentelle...

*Copyright © 2015 Anne-Gaëlle Huon
All rights reserved.*

-
- [1] *Pas de vacances pour Fantômette* de Georges Chaullet, Hachette Roman, 1965
[2] *Jardin d'hiver*, extrait de *Chambre avec Vue de Henri Salvador*, Virgin Records, 2000

zlibrary

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.se

singlelogin.re

go-to-zlibrary.se

single-login.ru



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>